

Le chamelier de Leffrinckoucke

Avec ses quatre dromadaires, Don Pedro d'Alfaroubeira courut le monde et l'admira. Il fit ce que je voudrais faire si j'avais quatre dromadaires.

Guillaume Apollinaire

Dans le désert, on met du sable par terre pour que le chameau, animal maladroit qui tombe souvent, ne se fasse pas de nouvelles bosses.

Alfred Jarry

Le chamelier de Leffrinckoucke

Thierry Clairiot

**Le chamelier de
Leffrinckoucke**

Roman

Le chamelier de Leffrinckoucke

CHAPITRES

I.	Dunkerque –Plage	7
II.	Sa Majesté et la ferme	27
III.	Son père, ce héros	42
IV.	Le prince chasseur	48
V.	Simon Anderson	62
VI.	Tozeur	79
VII.	Le roi des chameliers	90
VIII.	Combien le chameau ?	104
IX.	Tête à tête à Tozeur	121
X.	Le livre qui tue	133
XI.	Comment naît l’amour	145
XII.	L’annonce à Khalil	155
XIII.	Tozeur-Gabès	164
XIV.	Gabès-Dunkerque	177
XV.	Au boulot	209
XVI.	Dunkerque en 2030	234
XVII.	La première année	251
XVIII.	Mariage et descendance	278
XIX.	Le petit chamelier	301
XX.	Le nouveau patron	322
XXI.	Retour à Tozeur	346

CHAPITRE I

Dunkerque-Plage

Théo regardait les vagues se briser sur le pied du poste de secours. Seul, quel que soit le temps, il aimait venir là regarder l'horizon quand il avait des baisses de moral. De ce belvédère, on pouvait voir jusqu'en Belgique et s'il avait été de dix mètres plus haut, on aurait sûrement pu discerner les falaises crayeuses de Douvres par temps clair. La Mer du Nord était rarement agitée et ce spectacle de grandes étendues de sable qui se mêlaient sans délimitation bien précise à une eau argentée avait toujours sur lui un effet très apaisant. La grande plage qu'il avait connue dans sa petite enfance avait bien changé d'allure. Les grandes marées laissaient parfois à découvert de grandes étendues de sable qui rappelaient l'époque où Dunkerque avait une des plus grandes plages de France. Cette époque était révolue depuis longtemps et le grand programme des années trente de rehaussement des digues n'avait pas épargné la cité de Jean- Bart. La jetée promenade qui existait depuis la création de Malo les bains à la fin du précédent millénaire avait été surélevée de deux mètres pour protéger de la mer la vieille ville balnéaire.

Théo se souvenait encore des cabines de plage qui longeaient la digue initiale, celle qui séparait les dunes de la mer. Ces kiosques, qui avaient maintenant totalement disparu en raison d'absence de plage à marée haute, avaient eu une existence évolutive depuis le début des bains de mer.

Quand Gaspard Malo avait créé la station balnéaire éponyme à la fin du dix-neuvième siècle, le but recherché était de fournir

à la bourgeoisie lilloise un lieu de vacances d'un accès facile. En 1858, ce visionnaire achetait un champ de dunes qui jouxtait Dunkerque. Cet espace vierge s'étendait alors jusqu'aux plaines maraîchères de Rosendaël. A cet endroit, et en un temps relativement court, il fit construire une petite ville avec une organisation de rues à l'américaine mais sans la numérotation si caractéristique. Toutes les rues se croisaient à angle droit et, analogie avec Manhattan, une diagonale venait couper cette organisation pour laisser passer une petite ligne de chemin de fer qui débarquait et reprenait son chargement d'estivants devant le casino. Cette station balnéaire eut un succès quasi immédiat et fut rapidement qualifiée du titre envié de Perle des plages du Nord.

A cette époque, les bains de mer en étaient à leurs balbutiements et ceux qui s'y adonnaient, le faisaient avec beaucoup de précautions. C'était une affaire sérieuse réservée à une élite. On se rendait visite sur la plage habillé comme à la ville même si on pouvait noter un choix de nuances plus claires dans les costumes. Pour que les femmes puissent accéder à l'eau et que la décence soit préservée, on avait construit des cabines de plage hippomobiles avec de grandes roues assez hautes pour empêcher l'eau de mouiller le plancher. Ces équipages avançaient dans l'eau jusqu'à atteindre une hauteur permettant à la baigneuse intrépide mais pudique de s'y baigner jusqu'au cou. La décence n'avait que peu de risques d'être malmenée, l'habit de bain féminin de l'époque ressemblait à une robe sombre légèrement décolletée avec une jupe à volants descendant jusqu'aux mollets. Mais, de toute façon, cet équipement n'était que peu visible de la plage, car la baigneuse descendait directement de sa cabine mobile dans l'eau grâce à une petite échelle située à l'arrière de la cabine et toujours orientée face au large. Le conducteur n'était pas témoin du bain car son siège le positionnait en tête

de convoi et avec comme seul champ de vision la plage. Quand le bain était terminé, la baigneuse pouvait remonter dans sa cabine et se changer en mettant une tenue convenable pour se rendre visible sur la plage. Le cocher était averti du souhait de la baigneuse de rejoindre le sec quand elle actionnait une cloche.

Pour les hommes, le cérémonial était plus simple; ils se changeaient dans des cabines fixes ou mobiles et revêtaient des maillots à larges bandes blanches et noires qui couvraient le torse mais laissaient les bras et jambes découverts.

A cette époque, on faisait faire des balades en ânes aux petits garçons et les petites filles pouvaient se promener sur la plage en carriole également attelée à un baudet. C'est en regardant de vieilles cartes postales qui témoignaient de ce lointain passé que Théo avait eu l'idée de créer son entreprise en 2030.

Le succès avait été immédiat, il n'avait jamais eu besoin de recourir aux revenus de la gérance de la société de son père pour l'équilibrer, en y repensant, il se dit qu'il n'était vraiment pas sérieux à cet âge. C'était aussi une nouvelle époque qui s'ouvrait pour Dunkerque, le nouveau maire venait d'être élu et les changements annoncés allaient être de taille.

Il repensa aux cabines de plage de son enfance; elles n'avaient plus rien à voir avec les cagibis qu'avaient connus ses aïeux. Son grand-père lui racontait comment se passaient les vacances d'été après la deuxième guerre mondiale; les gens avaient envie de vivre et de profiter du temps libre obtenu grâce aux luttes sociales. Dunkerque était devenue une destination balnéaire fréquentée par la population ouvrière de la région Nord et certains Parisiens. A cette époque, pour compenser le manque de capacité hôtelière de la ville, les habitants de Malo prenaient leurs quartiers d'été en descendant se mettre au frais dans leurs caves pour louer au

prix fort aux estivants, d'une année sur l'autre, le reste de leurs maisons.

Toutes les anciennes villas malouines avaient des accès directs à la cave par la façade. Beaucoup de ces accès avaient été murés après la grande inondation de 2020 qui avait causé tant de dégâts.

Le revenu locatif estival permettait d'améliorer singulièrement l'ordinaire et cet intermède de deux mois en moyenne n'était pas si pénible à supporter tant les caves avaient été bien agencées. De toutes façons, une grande partie du temps était passée sur la plage avec les enfants en utilisant comme camp de base le kiosque de plage familial. Dès la fin du mois de mars, après les marées d'équinoxe et le paiement à la mairie d'un droit d'installation à l'année, on pouvait ériger son édifice à l'emplacement loué et s'en servir jusqu'au mois de septembre.

Au mois d'avril, l'essentiel des places était retenu et on pouvait voir des cabines de toutes les couleurs et aux décorations variées garnir le pied de la digue sur une longueur de presque un kilomètre. Le montage de ces cabines répondait à un rituel assuré par le chef de famille et transmis aux jeunes mâles adolescents vers leurs dix-sept ans. Amener le matériel sur la plage était déjà toute une aventure. Si la maison disposait d'un garage, les composants de la cabine y étaient stockés durant l'hiver. Mais si, comme pour la plupart, la maison n'avait qu'une cave, soit les éléments avaient des dimensions permettant de passer la porte, soit ils étaient entreposés chez la famille habitant la campagne proche, et étaient ensuite acheminés en camionnette, tracteur ou carriole. Le montage était l'occasion de retrouver les voisins de plage de l'année précédente, l'emplacement ne variant guère. La saison commençait rarement sans qu'un maillet n'ait aplati un

doigt ou qu'un lourd panneau de bois n'ait écrasé un pied ou deux.

Le matériel avait été entretenu pendant la période froide et presque chaque année repeint. Peu de règles concernant le kiosque lui-même, il avait une dimension imposée et devait avoir un toit plat, le bois était le matériau le plus utilisé et il était toujours peint pour affronter l'air marin. Cela donnait un panorama et une palette de coloris très agréables à l'œil. Ces kiosques avaient vécu jusque dans les années 1980, date à laquelle la mairie, devant la grande pagaille et les excès de certains, avait finalement décidé de rationaliser tout ça et de reprendre la concession à son propre compte. Le paysage y avait beaucoup perdu en authenticité et la digue avait repris une ambiance moins fête foraine. La tradition consistant à louer son kiosque à la saison ou au mois avait remplacé le montage du matériel de famille et les séries de cabines aux couleurs désormais plus pastel ne désemplissaient pas. Les kiosques étaient installés par les services de la mairie tous les ans au mois de mai et démontés en septembre, entre temps, ils étaient entretenus et surveillés pour éviter les trop nombreuses dégradations. Ces ensembles de petites maisons de bois aux toits en polyester faisaient désormais partie du paysage estival malouin. Ce système bien rodé avait correctement fonctionné pendant une trentaine d'années jusqu'aux premiers signes de montée des eaux due au réchauffement de la planète. Quand en juin 2005, il avait fallu amarrer en catastrophe à la digue la moitié des kiosques qui menaçaient de prendre le large lors d'une grande marée, une évidence sauta aux yeux: la plage était devenue trop basse pour le niveau des eaux.

On essaya d'abord de rehausser ce niveau artificiellement, mais les grandes marées reprenaient tout le sable qui avait été amené. Après plusieurs tentatives successives de remise à niveau, l'idée fut finalement abandonnée et la plage laissée au

niveau imposé par la nature. Afin d'éviter de partir à la pêche aux cabines flottantes, la période d'installation des cabines fut réduite et les cabines démontées dès l'approche des marées à fort coefficient.

La saison s'en trouva fort raccourcie mais cela ne réduisit en rien l'intérêt des plagistes pour ce petit coin de propriété privée sur la plage et le maintien des traditions.

Le coup fatal porté à cette institution fut la grande inondation de 2020; lorsque les kiosques portés par les vagues franchirent la digue et défoncèrent les devantures des bars et restaurants de la plage pour finalement terminer en bois de flottage, tout le monde comprit que l'on ne reverrait plus jamais ces abris aux couleurs pastels et que Malo allait changer de visage. La ville fut inondée sur un kilomètre et les dégâts considérables marquèrent la population peu habituée à ces manifestations violentes de la nature.

Cet événement était le signe visible d'une élévation générale du niveau des eaux et Malo fut seulement inondée sur une distance peu importante. Le même jour, les Pays-bas étaient rayés de la carte et les trois-quarts des Bataves mouraient noyés dans leur voiture ou dans leur maison sans avoir pu être prévenus de l'arrivée de la grande vague qui avait rompu les digues et avait envahi les polders en seulement quelques minutes. Seuls ceux qui avaient la chance d'habiter ou de travailler dans des bâtiments de plus de dix étages purent être sauvés. L'eau était montée si haut que tout projet de mise à sec fut abandonné. Les survivants vinrent s'établir dans les Flandres où l'on parlait leur langue et repartirent de zéro avec l'appui de fonds européens.

La municipalité choisit ce moment pour débaptiser Malo et lui attribuer le nouveau nom de Dunkerque-Plage en arguant que le nom précédent faisait vraiment trop désuet et ne préparait pas la ville à son destin touristique du troisième millénaire.

Suite à l'exemple hollandais, et pour éviter qu'une inondation plus grave ne se reproduise, il fut décidé de construire une rehausse de digue de deux mètres. Les habitants encore sous le choc de la récente inondation et soucieux de protéger leurs biens approuvèrent à l'unanimité le projet et le budget fut voté malgré le coût pharaonique de l'opération. Les travaux durèrent deux ans et le visage de cette ancienne station balnéaire en fut changé à jamais.

Cette digue, autrefois totalement ouverte sur la mer avec sa descente en pente douce sur la plage ressemblait désormais à un rempart et avait transformé Malo en ville fortifiée comme sa sœur de Bretagne. Un chemin de ronde avait pris place en haut de ce rempart mais il n'avait plus la largeur de la promenade initiale.

Le père de Théo lui avait raconté comment s'était déroulée une étape du Tour de France sur cette même digue au tout début du millénaire. Son père savait raconter les histoires, tout petit, Théo voyait très bien la foule massée des deux cotés de la piste de course. Aujourd'hui, Théo avec ses yeux d'adulte avait bien du mal à imaginer ce spectacle, il se trouvait maintenant face au même décalage entre le Dunkerque-Plage qu'il connaissait et celui que lui avaient raconté ses parents que celui de ses parents et le Malo les bains du début du vingtième siècle. Théo avait maintenant cinquante ans et il avait vécu tant de changements en un demi-siècle qu'il se demandait de plus en plus souvent où ce monde allait finir. Le dernier millénaire s'était terminé sur des espoirs de paix partagés par la majorité des états qui n'avaient pas tardés à être relégués au magasin des utopies. L'homme s'affronte avec son semblable depuis qu'il est debout, rien n'avait changé avec l'avènement du troisième millénaire.

On aurait même plutôt assisté à une reprise en fanfare des hostilités de la part de tous les pays qui étaient restés calmes jusqu'alors.

Les guerres du début des années 2000 avaient bien ranimé l'esprit de revanche du monde islamiste et le terrorisme avait été la bête noire des pays civilisés pendant les dix premières années du vingt et unième siècle. Le transport aérien avait connu pendant cette courte période plus d'attentats que depuis la date de sa création.

Depuis que les contrôles à l'entrée des aéroports étaient devenus aussi difficiles que l'examen de préposé à la distribution du courrier, les terroristes avaient contourné le problème et ne cherchaient plus à embarquer sur les appareils, il était tellement plus simple de se positionner trois kilomètres dans l'axe de montée d'un avion et de lui expédier un missile sol-air, pour immédiatement disparaître en voiture que s'en était devenu presque un jeu. Ces missiles étaient devenus des marchandises si banales avec tous les conflits en cours que s'en procurer un avec son lanceur était pratiquement à la portée d'un collectionneur débrouillard. Les quelques milliers de dollars demandés pour l'acquérir étaient une petite formalité grâce à l'aide des nombreuses sources de financement du terrorisme.

Les aéroports étaient devenus des camps retranchés et les zones périphériques avaient été mises sous contrôle de l'armée.

Les avions des pays sensibles ainsi que ceux des compagnies qui désiraient communiquer une image de sécurité sans faille avaient été dotés d'équipement d'avions militaires comme les détecteurs de missiles et les lance-fusées leurre qui avait montré leur efficacité s'ils étaient déclenchés à temps.

La cible idéale était le gros porteur de grande capacité avec ses risques d'écrasement sur une grande ville, le dommage

collatéral n'était plus causé par une bombe mal envoyée mais souvent par un avion de ligne civil qui n'arrivait plus à rester ensemble.

2007 avait été une grande année avec cinquante-quatre avions abattus, plus de dix mille passagers vaporisés et cinq mille morts au sol victimes des *crashes* des divers appareils. Les conséquences avaient été nombreuses : faillites de plusieurs compagnies aériennes importantes dues à la forte réduction du trafic d'affaire et de tourisme, augmentation des tarifs suite aux gigantesques investissements de sécurité. Le prix du pétrole avait également fortement augmenté depuis qu'on avait finalement pu évaluer la réserve mondiale comme suffisante pour remplir les besoins d'une consommation de trente ans si elle ne croissait pas de plus de dix pour cent par an. Malheureusement pour le globe, mais heureusement pour eux, de nombreux pays voyaient leur niveau de vie progresser. Les ventes de voitures suivaient cette progression, en conséquence, la consommation pétrolière s'envolait. Le monde du transport vivait une mutation qui s'opérait dans la douleur. Toujours plus de voitures pour un réseau routier qui n'avait pas beaucoup progressé et qui était engorgé par un trafic de plus en plus international. Le train avait agrandi son réseau et était plus sensible encore que l'avion aux attentats. Lorsque les mesures de sécurité avaient été renforcées sur les aéroports, les attaques à la roquette sur les trains s'étaient généralisées.

Les gens voyageaient moins par les airs et se rencontrer était devenu beaucoup plus rare et apprécié, le fait de visiter sa famille éloignée, ses clients ou relations avait regagné toute l'importance perdue lorsque l'on prenait l'avion comme le bus.

Les *frequent flyers* étaient une minorité plus réduite encore qu'au siècle précédent, les tarifs aériens s'étaient envolés et

les amateurs ne faisaient plus la queue. Ils portaient presque tous avec fierté une petite broche dorée avec deux ailes à la boutonnière qui leur était offerte par la compagnie s'ils effectuaient plus de dix vols par an. Ces héros modernes étaient respectés pour leur courage mais étaient souvent des têtes brûlées qui volaient pour oublier des problèmes personnels ou tout simplement pour l'attrait de l'argent. Les sociétés avaient de plus en plus de mal à recruter des volontaires pour des emplois impliquant des déplacements aériens et les salaires de ces fous volants s'étaient également envolés.

Le recrutement des pilotes n'était pas plus facile et la plupart étaient des pilotes militaires reconvertis ou en préretraite. Le maniement des avions et l'usage de tous les appareils de sécurité qui avaient été greffés sur les avions ne leur étaient pas inconnus et ils trouvaient souvent dans le civil ce sentiment de danger qui avait presque disparu dans l'armée moderne.

L'armée était devenue le domaine des informaticiens et la guerre tuait depuis longtemps plus de civils que de militaires. Les capacités informatiques avaient régulièrement progressé et toutes les maisons modernes étaient maintenant équipées d'ordinateurs, une loi avait même été promulguée qui imposait l'usage de cet appareil dans toute nouvelle construction. Il était relié au réseau téléphonique, télévisuel et électrique.

L'Etat central connaissait maintenant précisément la consommation exacte de chaque ménage, ses horaires de vie et le nombre de pièces utilisées dans chaque maison. L'ordinateur à écran plasma faisait partie de la vie de tous les jours et il restait allumé en permanence comme pour surveiller les résidents. Ce n'était pas officiel, mais les règles qui régissaient son fonctionnement étaient tellement particulières que peu de citoyens étaient dupes de son rôle. Il était

évidemment relié à un système de police central qui pouvait ainsi contrôler une grande partie de la population sans avoir à se déplacer. Toute panne du système informatique domestique était immédiatement repérée par le réseau et une équipe était envoyée le jour même pour rétablir la liaison aux frais du propriétaire, deux pannes dans le mois faisaient figurer le propriétaire sur une liste rouge et cinq pannes dans l'année entraînaient une lourde amende.

Plus personne ne cherchait à échapper au réseau, à part quelques rebelles qui avaient choisi de vivre en marge totale de la société et s'étaient installés dans les rares zones non encore raccordées. Ces rebelles étaient minoritaires et étaient souvent accusés de tous les délits qui se produisaient dans leur zone d'habitat. La criminalité avait beaucoup régressé depuis 2030 quand, suite à l'exemple du marquage des animaux domestiques par des puces électroniques repérables par satellites, avait été imposée la greffe sur chaque nourrisson des Etats d'Europe et d'Amérique d'une puce similaire.

Cette puce, à la différence de celle des animaux de compagnie, n'était pas implantée sous la peau mais introduite dans le fémur le premier mois de la vie. Elle était désactivée après le décès par les services de l'état civil.

Elle permettait de connaître par localisation GPS la position de tous les greffés, et cela toutes les deux minutes.

Depuis cette invention, les disparitions d'enfants avaient pratiquement cessées. Les fugueurs étaient retrouvés le lendemain de leur fuite et les criminels avaient de grandes difficultés à expliquer les raisons de leur présence sur le lieu du crime au moment précis où il avait été commis.

Le système de localisation pouvait être interrogé en indiquant un point précis à une date exacte. La recherche dans la mémoire satellite était faite en quelques instants. Elle gardait en mémoire les déplacements de tous les greffés. On pouvait

alors très facilement voir qui se trouvait dans cette zone à l'instant critique. Certaines cliniques de la zone africaine et asiatique s'étaient spécialisées dans le retrait du greffon et son remplacement par celui d'un donneur pas toujours consentant. Ces cliniques vivaient grassement sur une clientèle qui ne pouvait et ne voulait pas se soumettre aux règles établies dans la plupart des pays modernes. Ils payaient donc très cher leur anonymat, le prix de l'opération évidemment interdite était en rapport avec le haut niveau de confidentialité. Le greffon portait toutes les caractéristiques du propriétaire; âge, sexe, groupe sanguin et ethnique ainsi que le casier judiciaire. L'opération de désactivation de la puce ou son échange était considérée comme un crime de troisième catégorie, le contrevenant risquait l'ancillarisation, une opération irréversible du cerveau qui enlevait tout caractère agressif à la personne et lui donnait l'obéissance et la fidélité d'un animal domestique.

Le rebelle au système pouvait se faire désactiver sa puce mais devait par la suite éviter tout passage près d'un des détecteurs qui se trouvaient placés à tous les endroits de trafic intense. Il pouvait aussi prendre l'identité d'un *quidam* au passé irréprochable et aux caractéristiques corporelles assez proches des siennes en lui volant sa puce après l'avoir fait disparaître de la circulation.

Les seuls porteurs de puces recherchés comme fournisseurs de nouvelle identité étaient les célibataires ou les sans famille car dès qu'une action en recherche était lancée, elle pouvait aboutir dans l'heure.

Il n'y avait pratiquement plus de disparition de personne qui reste inexplicquée après enquête.

Il existait une autre méthode simple de ne pas se faire repérer par l'espion satellite. Il fallait s'isoler dans une cellule en tôle d'aluminium, une société belge avait inondé le marché en

garantissant ses cellules *ALUVAN* comme les plus isolantes du marché. Les amateurs d'intimité s'étaient tous rués sur ce produit. Le fabricant, pour répondre à la demande, avait complètement arrêté de fabriquer des kits pour transport routier, domaine bien trop concurrencé et avec des marges misérables.

Ces petites cellules étaient vendues initialement juste pour isoler une personne, mais quand la preuve fut faite que la personne qui s'y introduisait disparaissait des écrans, les ventes de modèles plus spacieux décollèrent. En se rendant compte de cet usage croissant, cette entreprise dynamique lança le *LOVKIT*, cette cellule n'avait plus qu'un lointain parentage avec la caisse de camion de l'origine, avec ce modèle, on pouvait doubler par l'intérieur une pièce d'habitation et les parois intérieures pouvaient être choisies dans une gamme très large de bois précieux, de tissus tendus ou de miroirs.

Tout couple illégitime qui cherchait à garder son histoire discrète ne se rencontrait plus que dans un *LOVKIT* de chez *ALUVAN*.

Il était plus important en 2030 d'avoir une cellule alu bien équipée qu'une belle voiture pour avoir du succès auprès des filles. Comme ces cellules se vendaient préfabriquées, elles pouvaient être installées pratiquement n'importe où et de nombreuses pièces de maison abritaient une cellule où le propriétaire pouvait s'abriter du regard satellitaire.

Ah, la belle époque qui s'ouvrait à l'homme grâce aux petites puces qu'il avait lui-même créées !

Ces petits processeurs avaient commencé leur colonisation d'une manière discrète et progressivement pris leur place dans chaque outil, instrument, habit ou appareil utilisé par l'homme. Quand leur présence passa du nécessaire à l'indispensable, la prolifération de ces petits assemblages de

silicium prit une allure infernale. Comme les insectes réels, ils avaient proliféré à un rythme maintenant incontrôlable et grâce aux usines robotisées étaient maintenant capables de s'autoproduire. De nombreuses usines avaient été déclarées dangereuses suite à leur perte de contrôle par l'Homme. On aurait pu croire qu'il eut suffi de leur couper l'approvisionnement pour qu'elles s'arrêtassent. C'eût été trop simple, elles avaient des moyens parallèles de se fournir en composants automatiquement et parvenir à étouffer une production automatique était maintenant du ressort de l'armée et de ses moyens lourds.

Tous ces inconvénients d'un monde régi par l'informatique n'avaient pas fait réfléchir le créateur et l'utilisateur de ces systèmes, les intérêts en jeu étaient énormes, l'enjeu était tout simplement le contrôle total de la planète et certains commençaient à parler du système solaire. L'ambition de conquête était de plus en plus forte et le champ de découverte s'était considérablement agrandi. Depuis 2020, la Lune portait cinq bases inter spatiales qui n'avaient pas pour but son exploration jugée sans grand intérêt depuis le vingtième siècle, mais représentaient des bases de lancement vers Mars nettement plus pratiques que la Terre en raison de la très faible attraction lunaire.

Des équipes de Luniens y résidaient en permanence depuis maintenant trente ans et la population locale y était de deux milliers de personnes, leur approvisionnement était seulement en partie assuré par la Terre et tout le reste de leurs besoins était synthétisé ou recyclé sur place. On y vivait et mourait comme sur la Terre mais de façon moins discrète. Le premier décès lunaire avait été à l'origine de la création du mot *enluner* car après le premier homme à fouler le sol lunaire, on avait eu droit à un cortège de « première fois sur la Lune »; le premier homme à y jouer au football, à y jouer aux billes, à y

avoir un rapport sexuel, à y tirer au fusil, à y faire du monocycle, ...

La liste était déjà infinie.

Le premier décès sur place fut naturel, puis accidentel et enfin, comme sur Terre, aidé par un de ses collègues Luniens.

La vie n'avait pas vu sa gravité s'alléger. On avait donc assisté aux premiers enlunissements.

Les Luniens avaient besoin de détente et de faire du sport. La faible gravité y régnant avait ouvert le champ aux normes lunaires, le premier saut lancé de plus de cinquante mètres fut salué par le monde entier et c'est malheureusement cet engouement qui causa le plus de victimes sur les bases lunaires. Toutes ces pratiques sportives ne pouvaient avoir lieu qu'à l'extérieur de ces bases, on avait construit de grandes coupoles en polymères à haute résistance à l'impact en double épaisseur climatisées et oxygénées avec gravité artificielle. Toutes les sorties pour passer d'une base à une autre ne pouvaient se faire qu'en scaphandre autonome ou en véhicule scaphandrier. Les intrépides sportifs avaient payé cher leur envie de voir leur nom figurer sur une plaque de bronze.

Les compteurs avaient été remis à zéro. La concurrence était plus calme que sur terre, alors pourquoi ne pas rêver de devenir le plus grand sauteur de tous les temps et de l'univers par exemple ?

Les premiers scaphandres n'avaient pas été conçus pour cette utilisation et les premiers sauteurs avaient surtout fait l'exploit de remporter deux records : plus grand saut jamais connu et décès quasi- immédiat sur le point de chute dû à la rupture de l'enveloppe du scaphandre. On était tout simplement revenu à l'époque de l'invention du parachute quand création rimait encore avec « Oups, j'ai dû faire une erreur de calcul quelque part. »

Toutes ces erreurs avaient fait progresser la science car après une dizaine de décès de sauteurs tous plus malins que leurs prédécesseurs, de nouvelles matières furent utilisées pour pratiquer le saut de Lune sans danger. Après ces débuts douloureux, ce devint le sport à la mode pour tous les Luniens. La Lune était considérée comme une sous planète, ses ressources propres étaient infimes et elle n'excitait plus du tout l'imaginaire. A force d'imposer sa présence aux Terriens toutes les nuits et parfois également la journée, elle avait lassé et s'était figée dans son rôle de station intermédiaire sur la route vers Mars encore employée pour une durée provisoire, dans l'attente de trouver une solution qui permette de s'en passer et de finalement l'abandonner pour la faire retourner pour toujours à son vrai statut d'astre éteint.

Aujourd'hui, les vrais héros étaient les conquérants de Mars. Depuis 2030, les premières expéditions habitées avaient commencé et la consécration pour tout chercheur était d'être affecté à une des dix bases martiennes construites sur place. Toute mission durait trois ans dont une année de voyage. Cet inconvénient avait favorisé le choix de couples de chercheurs pour faciliter l'équilibre des aventuriers.

On avait réussi à accélérer la vitesse des navettes de transport de personnes et de matériel en trouvant sur place l'eau et le méthane qui permettait de recomposer le carburant nécessaire pour le voyage de retour. La découverte d'eau sous forme de glace avait confirmé la possibilité de résider sur place dans des installations semblables à celles qui avaient été validées sur la Lune.

Depuis vingt ans que les bases martiennes s'étaient implantées, la colonisation avait été menée à vive allure et maintenant, il y avait un départ de navette tous les mois. Aucun petit bonhomme vert n'était venu s'opposer aux nouveaux arrivants et les seuls occupants découverts sur place

avaient été des micro-organismes qui vivaient au ralenti dans la glace. Comme les Martiens ne semblaient exister que dans l'imaginaire du siècle dernier, on en avait fait sur place et une centaine de petits Martiens avait vu les étoiles dans les bases de vie. Certains avaient maintenant une quinzaine d'années et étaient considérés comme les représentants d'une espèce nouvelle. On mettait en avant leur pureté et le fait qu'ils n'aient jamais été contaminés par le fléau du monde terrien de 2050 : la radioactivité.

Théo avait laissé son esprit voyager vers les étoiles. Il était passionné par la conquête spatiale. Il aurait aimé être choisi pour participer à cette aventure mais il avait maintenant cinquante ans et cet âge lui interdisait d'être retenu.

Il avait beaucoup voyagé pendant les dix ans qui avaient suivis la reprise de l'entreprise de son père et avait, à cette occasion, fait plusieurs fois le tour de sa planète.

Depuis quinze ans, il avait repris contact avec une vie plus calme et ne se déplaçait plus que par absolue nécessité.

Une petite bruine avait commencé à tomber sur la plage et le détecteur de particules radioactives installé dans le col de son blouson avait commencé à vibrer. Depuis la guerre atomique de 2040, la radioactivité de la planète avait augmenté dans des proportions assez inquiétantes et la population devait vivre en se protégeant des retombées de particules et des rayonnements *gamma*, *bêta* et *alpha*. Depuis 2030, le terrorisme nucléaire avait causé beaucoup de dégâts. Le principe des actions terroristes menées utilisant l'arme radioactive était d'une telle simplicité que les ravages avaient été énormes avant que l'on puisse identifier la cause des décès. C'est en retrouvant dans un siège de voiture de victime une barrette de Césium que l'on put expliquer après seulement six mois le nombre important de morts par irradiation.

Un groupe sino islamique avait donné comme mission à plusieurs *kamikazes* de louer à une fréquence élevée des voitures et d'implanter dans la mousse du siège du conducteur par dessous et de façon invisible une petite barrette de Césium. L'exposition au rayonnement ionisant pendant un voyage de cinq heures suffisait alors pour déclencher un cancer irréversible ou une leucémie foudroyante. Comme la location de voiture à courte durée était devenue très courante, le simple fait de louer un véhicule deux jours et de rouler cinq cent kilomètres suffisait à condamner le conducteur. Quand ce type d'attentat fut repéré, une vraie panique s'empara de la population, plus personne ne voulait s'asseoir sur un siège rembourré sans avoir vérifié l'absence de matériel suspect dessous. Les locations de voitures s'arrêtèrent et il fallut garantir la sécurité de tous en plaçant des détecteurs pratiquement partout. Toutes les voitures de locations furent vérifiées et on retrouva plus de mille barrettes disséminées en Europe et aux Etats-Unis; en faisant un historique de chaque voiture contaminée, le bilan fut extrêmement sévère, en trois mois, le Césium avait tué deux cent mille personnes et trois cent mille étaient condamnées, seuls quelques milliers eurent la chance d'en réchapper en raison d'une location de très courte durée. Les transports en commun furent également inspectés et l'on retrouva là encore des barrettes radioactives, toute la sécurité de la population devait être reconsidérée.

D'abord, l'obligation fut donnée aux compagnies de transport de vérifier l'absence de radioactivité du matériel roulant, puis un fabricant de vêtements eut l'idée de placer un détecteur de radioactivité dans un blouson, et inonda la planète avec son invention, de nombreux modèles furent lancés et quand le prix devint suffisamment abordable, tout le monde porta son ATOMSHIELD. Le vêtement était assez évolué, il pouvait déceler une émission radioactive dans un rayon de cinq mètres

et pouvait également signaler si la pluie ou l'air ambiant était contaminé ou non.

Théo en avait un depuis deux ans et ne prenait pas de risques avec l'atome, les quatre dernières années, il avait perdu cinq de ses amis de jeunesse et il savait que la seule solution était de se mettre à l'abri et au plus vite. Le crépitement était très discret et ne justifiait la prise de cachet d'iode mais la pluie pouvait s'intensifier et devenir réellement dangereuse.

Il se dirigea vers son gros *buggy* à moteur hybride alcool/électricité et ferma soigneusement le toit ouvrant.

Il allait laisser tout cela derrière lui et il n'avait pas de regrets. La vie continuerait pour lui et les autres avec ses hauts et ses bas. Il était fatigué des inconvénients de la vie moderne.

Il savait que peu d'endroits étaient à l'abri mais il pensait que le cœur du désert et son oasis lui changerait l'existence.

Pour quelques jours encore, il fallait assurer l'intendance et il était l'heure d'aller donner à manger aux dromadaires...

CHAPITRE II

Sa Majesté et la ferme

Théo démarra son *buggy* en mettant son pouce dans le vérificateur d'empreinte. Le moteur se mit en marche sans aucun bruit, seuls les voyants du tableau de bord montraient que le *buggy* était prêt à répondre aux commandes du conducteur. Théo prononça distinctement le mot « ferme » et le navigateur de bord afficha l'adresse sur l'écran central, Théo confirma sa demande et le *buggy* se mit en marche en adoptant une allure très sage.

On ne roulait pas vite en 2050, mais comme la majorité des voitures fonctionnaient en automatisme total, elles naviguaient en prenant en compte les déplacements des autres véhicules et des piétons. La conduite d'une voiture à automatisme total autorisait le conducteur à lire, manger, boire et même à retourner son siège vers ses passagers arrières.

Théo en profitait pour lire les nouvelles du monde sur l'écran *plasma* qui avait pris la place de l'ancien volant. En mode semi-automatique, le *buggy* se conduisait avec un *joystick* comme dans les jeux vidéo du siècle précédent. Le *buggy* s'engageait de lui-même dans les rues en respectant le code de la route et une distance de sécurité avec les autres engins motorisés, rouler avait cessé d'être un plaisir et n'était plus qu'une nécessité plus trop désagréable depuis qu'on pouvait s'occuper pendant que le robot de conduite faisait son travail.

Théo se souvenait de la première voiture qu'il avait eu la chance de posséder en 2019. C'était une occasion à saisir, une voiture de luxe des années 1970 qui avait le désagréable

inconvenient de consommer beaucoup plus que son conducteur. C'était une superbe SM CITROEN avec un moteur Maserati 2,7 litres. Cette voiture avait appartenu à un industriel du Nord de la France qui l'avait achetée en 1975 et l'avait utilisée pendant les dix dernières années de sa carrière. Il l'avait gardée en raison de sa rareté et par pure nostalgie des dernières cabrioles qu'il avait accomplies sur les sièges arrières en cuir fauve avec ses ultimes secrétaires. Ces charmantes collaboratrices avaient vraiment contribué à lui conserver sa verdeur et avaient toutes été recrutées d'après des critères physiques très précis. Elles devaient toutes être rousses, de taille moyenne, avec des taches de rousseur et ne porter que des jupes au dessus du genou. Les conditions du recrutement étaient si claires et le salaire si peu en rapport avec la fonction de secrétariat que jamais aucune de ses recrues ne s'était plainte des conditions de travail et des longues soirées de préparation de *reporting* dans le grand bureau aménagé comme un club anglais. La retraite avait sonné le glas de cette existence où chaque jour valait encore d'être vécu. Le retour à l'anonymat fut durement vécu pour cet homme qui était probablement plus craint que respecté. Les sorties au volant de Sa Majesté, comme il aimait baptiser sa voiture, se firent plus espacées et cinq ans après son arrêt d'activité, elle fût remise définitivement dans le grand hangar de la ferme réaménagée qui abritait ses vieux jours. Cet homme, qui avait un pouvoir indiscuté sur la situation de plusieurs centaines de personnes, avait perdu tout intérêt à l'existence de ses derniers jours. Même les petites promenades dans la campagne environnante ne le faisaient plus sortir de son mal de vivre. Il avait perdu l'intérêt pour la lecture et l'analyse des médias spécialisés sur l'économie, chose qui l'avait passionné toute sa vie durant. Il avait bien tenté de voyager pour afficher son statut de cadre supérieur, quoique

retraité, mais après s'être plusieurs fois retrouvé sur des bords de piscine sans ses attributs de possédant et dans des endroits où personne ne le connaissait, il avait compris combien sa vie serait désormais vide de tout ce qui lui avait donné son sens.

Aujourd'hui, il n'était plus personne.

C'est en comprenant cela et en sachant bien que son passé n'avait plus aucune chance de se retrouver devant lui qu'un dimanche de juin, il descendit dans le grand garage aux voitures après avoir endossé un de ses plus beaux blazers croisés qu'il s'était fait couper à Cambridge chez un tailleur qu'il connaissait depuis un quart de siècle. Il avait décliné l'invitation de sa femme de l'accompagner à la messe dominicale de son village et avait bien vérifié que sa voiture prenne la direction de l'église.

Sa Majesté était au milieu de la remise comme si elle y avait été garée la veille, la lumière vive qui traversait les carreaux poussiéreux traçait des chemins de lumière où l'on pouvait voir flotter de minuscules particules qui semblaient ne jamais vouloir redescendre au sol.

Il alla chercher une couverture qui servait aux pique-niques en campagne et la roula pour la placer en boudin au bas de la grande porte. Il vérifia que toutes les fenêtres étaient fermées et obtura avec du ruban adhésif les deux ouies de ventilation du chauffage.

Il alla ensuite s'installer au volant de sa voiture qui représentait ses meilleurs souvenirs de l'existence et tourna la clé qui était au tableau de bord, les six cylindres se réveillèrent comme en sursaut, ils n'avaient rien perdu de leur vaillance d'autrefois. Sous la moindre poussée de son mocassin, on sentait que la mécanique était aux ordres et qu'il aurait suffi d'embrayer une vitesse pour que toute la puissance soit transmise aux roues de la voiture. Il avait changé la radio et le lecteur de cassettes d'époque par un lecteur de CD dissimulé

dans le coffre. Il choisit Dire Straits qui représentait le groupe le plus évocateur de sa jeunesse et le souvenir de ses premiers succès amoureux, le rythme de cette musique s'accordait bien avec le lourd ronflement du six cylindres. Il ne faisait pas froid dans le garage, la voiture ne fumait pas, une odeur acre commençait à remplir la grange et il avait baissé les vitres des portes avant. Il sentait maintenant une douce torpeur et un mal de tête insidieux prendre possession de lui. Le moteur tournait au ralenti et il avait baissé le niveau de la musique.

Pas question d'attirer l'attention de ses voisins souvent trop curieux et se voir priver de son projet de sortie de cette fin de vie insipide par asphyxie. La vie n'avait plus de goût pour lui mais, ce matin, il avait retrouvé les émotions qu'il avait en montant dans sa voiture pour aller à son usine et se nourrir de courbettes et de flatteries diverses. Il savait qu'il n'avait pas fait beaucoup de bien autour de lui et que peu de personnes auraient de la compassion pour son acte. En revoyant défiler les derniers actes marquants de sa vie peu glorieuse, il se conforta dans sa décision de partir pour échapper à l'ennui. Il aurait manqué de courage pour quitter la vie de manière violente, il avait bien mourir au volant avec l'aide d'un platane, mais il sentait que l'instinct de conservation risquait d'être le plus fort au dernier moment et qu'il prenait le risque de passer le reste de ses jours comme un légume sans possibilité d'en finir.

Sa vision du garage devenait de plus en plus floue et la musique de Dire Straits rythmait le bourdonnement de plus en plus insistant qui lui envahissait les oreilles. Il ne toussait pas et sentait que son corps allait se mettre en économie avant de renoncer à fonctionner. Les grandes barres de lumières qui descendaient des petites fenêtres de la grande porte commencèrent à s'assombrir pour disparaître à jamais.

Ce ne fut que vers midi que sa femme, en rentrant de l'église, et s'étonnant de ne pas le trouver devant son ordinateur, fit le tour de la propriété pour finalement entendre le doux ronflement du six cylindres. Devant la porte fermée à clef, elle eut immédiatement un sombre pressentiment, son mari n'aurait jamais fait tourner Sa Majesté sans ouvrir ou du moins entrebâiller les grandes portes en hiver. Elle courut chercher les clefs du garage, elle ne perdit pas de temps en vaines recherches, les clefs avaient disparues du tableau; elle appela immédiatement les secours qui arrivèrent dans les cinq minutes. Ils firent sauter la serrure de la grande porte et reculèrent d'abord devant le nuage de fumée hautement toxique qui s'échappa. Seule la musique de Dire Straits donnait l'illusion que la vie avait vaincu mais quand ils sortirent le corps du vieil homme de la voiture et qu'ils virent son visage cyanosé, ils surent très vite que tous leurs efforts de réanimation seraient vains. Le suicide fût confirmé par l'enquête de la police et l'enterrement put avoir lieu quelques jours plus tard. La belle voiture profilée fut recouverte d'une grande bâche et s'endormit dans la remise pour de nombreuses années. Quand les enfants de la veuve de l'industriel lui proposaient de se débarrasser de la voiture, elle éludait le sujet et leur disait que tant qu'elle vivrait, elle la conserverait.

On ne s'oppose pas aux souhaits et exigences d'une personne âgée tant qu'elle a sa tête. Et elle la conserva jusqu'à la fin de ses quatre-vingt-dix ans, sa tête. De plus en plus têtue et indépendante de ses enfants, à tel point qu'ils ne venaient plus la voir que tous les deux mois, plus pour surveiller son approche de la fin que par réelle affection.

Dans le mois qui suivit son décès, la maison fut mise en vente et vidée de ses meubles et bibelots. Tous ces objets donnaient l'impression de ne jamais avoir été ailleurs.

En visitant la grange et en soulevant la bâche, ils se rappelèrent la voiture du père qui n'avait plus bougée depuis trente ans. En 2019, les voitures à essence, surtout de grosse cylindrée n'étaient plus courantes et n'intéressaient plus grand monde en raison de leur coût d'utilisation. Ils ne connaissaient pas grand-chose aux voitures et au monde de la collection; pour eux, c'était un tas de ferraille complètement dépassé par la technique et sans valeur particulière.

Le père de Théo qui connaissait les enfants de la veuve apprit l'existence de cette voiture hors du commun et leur en proposa quatre mille euros, ils acceptèrent avec enthousiasme, ne pouvant imaginer tirer cette somme de ce vieil engin de quarante-cinq ans.

Le père de Théo avait l'intention de l'offrir à son fils pour ses vingt ans, une tradition familiale voulait que les premières voitures des éléments mâles de la famille soient des modèles hors du commun mais également hors d'âge.

Cette tradition vivait ses dernières années car les voitures devenaient de moins en moins passionnantes et les vieux modèles étaient systématiquement recyclés. La SM était devenue une vraie pièce de musée et l'utiliser comme moyen de locomotion ne correspondait plus du tout à l'époque.

Il n'en changea pas pour autant son projet et organisa le rapatriement de la voiture dans un garage tenu par un de ses amis autant passionné que lui par les vieilles mécaniques.

Une fois la batterie remplacée par un modèle approchant et tous les fluides vidangés et remis à niveau, il essaya la clé sur le démarreur, après plusieurs tours de moteur sans explosion, les six cylindres sortirent de leur torpeur avec plusieurs toux dramatiques et une fumée noire impressionnante. Le moteur italien revenait à la vie comme la Belle au bois dormant après son long sommeil.

Il ne restait plus qu'à prendre place sur le siège qui n'avait pas porté chance à son dernier conducteur et à vérifier si toutes les autres fonctions de la voiture étaient encore utilisables.

Tout fonctionnait à merveille, même le vieux lecteur de CD qui débitait encore cette musique surannée de Dire Straits qui envahissait l'habitacle. Cette musique convenait si bien à cette voiture que le père de Théo la laissa pour les quinze chansons du disque et finit même par y prendre goût. Il commençait à se rendre compte de la dangerosité du charme de cette machine, chaque minute passée à son volant augmentait son attirance pour l'engin qui ne lui était pas destiné. Il l'apparentait maintenant aux petites amies de son fils qu'il s'interdisait de considérer sous la forme de futures femmes. Même si dans bien des cas, elles étaient plus que charmantes, elles ne lui étaient pas destinées et devaient être considérées de la même façon que les copains de Théo.

Il rentra donc la voiture au garage et la gara en attente de l'anniversaire de son fils.

Il n'eut pas longtemps à attendre, Théo ayant eut la bonne idée de naître au début de l'année comme pour en profiter complètement.

Quand il s'arrêta devant la maison familiale et qu'il déclencha le klaxon italien à trois tons, toute la rue était aux fenêtres, ce bruit ou plutôt ces trois notes évoquaient un passé révolu depuis bien longtemps. Cette voiture était connue mais si peu courante que tous les voisins se demandèrent, une fois encore, ce qu'avait inventé l'original du bout de la rue. Théo, comme les autres, était sorti sur le pas de la porte pour voir le spectacle et il vit comme les autres son père sortir de la voiture basse, fermer doucement la porte, venir vers lui avec ce petit sourire si particulier tout en lui souhaitant un bon anniversaire et lui tendant un petit trousseau de clés.

Théo, ne réalisa pas immédiatement ce qui se passait, mais quand son père le prit par les épaules pour le pousser vers la voiture, il comprit que cette merveille avait changé de propriétaire. Il n'était pas un conducteur très expérimenté mais sa prudence l'avait préservé de tout incident de conduite pendant sa première année de permis.

Il prit place avec émotion à la place du conducteur et invita son père à s'asseoir à son côté. Il ne se voyait pas partir seul au volant de cette si belle machine. Il firent le tour de Malo sous le regard admiratif des passants, longèrent les travaux de la nouvelle digue et empruntèrent l'autoroute pour passer la cinquième et aller boire une *gueuse* sur une terrasse belge.

Ils avaient garé la voiture juste devant un restaurant et ils se régalaient tous les deux de l'intérêt que le public portait à la nouvelle voiture de Théo. Toutes les autres voitures de la rue n'avaient pas plus de dix ans et elles auraient pu avoir été fabriquées par la même usine tant elles semblaient identiques. Théo commençait, comme son père, à subir le charme de Sa Majesté et se sentait très fier dans son rôle de nouveau propriétaire. Ils rentrèrent chez eux à petite allure et en empruntant les petites routes de la côte.

Théo avait trouvé un garage où ranger son bolide, il n'aurait pas supporté de le savoir passer la nuit dehors sans surveillance.

Il aurait bien aimé l'utiliser tous les jours, même pour de petits trajets mais le coût de l'essence était devenu prohibitif en 2020 et il se réservait pour les jours de congés ou pour impressionner une nouvelle conquête.

Il aimait par dessus tout faire des sorties nocturnes et l'utiliser sur des petites routes de campagne désertes et non équipées de radars. Lors de ces escapades, le cocktail de risque, d'interdit et de vitesse le mettait dans un état d'excitation qui lui interdisait de dormir après son retour de balade.

A cette époque, il passait déjà pour un original avec sa voiture surbaissée au ronflement de moteur rageur, tous ses copains roulaient en petites hybrides ou en voiture à alcool. Il savait que la SM appartenait à une époque révolue mais il voulait profiter des derniers instants de l'épopée des fous roulants, ils étaient encore nombreux, les réfractaires aux progrès automobiles, mais la hausse des prix permanente du carburant qui s'épuisait sur la planète réservait de plus en plus cette passion à une élite. Aujourd'hui, Théo s'était rangé des voitures, comme on dit, et roulait dans un modèle qui s'inspirait fortement des formes en vogue quarante ans plus tôt.

Il n'avait jamais pu se résoudre à se séparer de sa belle sportive à la robe dorée métallisée et lui avait réservé une place dans une des remises de sa ferme. Il aimait s'asseoir dans les sièges baquets en cuir fauve et poser la main sur le levier de vitesse doux comme le genou d'une femme. Tous les ans, il remettait la batterie chargée en place et démarrait le moteur. Instantanément, le long feulement grave des six cylindres le ramenait à ses vingt ans et à son insouciance de l'époque. Pour ce petit plaisir annuel, il avait fait un stock d'essence qui lui permettrait de rouler sur plus de deux mille kilomètres.

Cette essence était stockée dans une ancienne cuve à mazout recyclée et enterrée sous la ferme.

Il avait bien fait de faire ce stock car dès 2040, l'essence ne fut plus en vente libre mais réservée aux militaires et aux avions.

Théo n'avait pas déclaré son stock et ne faisait plus de balades diurnes lors de ses sorties annuelles pour ne pas avoir à expliquer avec quel carburant il parvenait à faire tourner sa machine. Plus le temps avançait, plus Sa Majesté était menacée de se retrouver dans un musée sans plus jamais pouvoir faire battre son cœur d'aluminium.

Théo avait son musée personnel, depuis qu'il était entré en possession de la ferme de Leffrinckoucke, il avait réservé une grange à ses engins mécaniques. Sa Majesté y trônait en place d'honneur et était en bonne compagnie. En dix ans, Théo avait fait de belles trouvailles, il avait sauvé du recyclage une 2 CV qui avait été équipée pour fonctionner en *GPL*. Il l'utilisait pour faire des petites sorties nostalgiques et faisait revivre le plaisir de voir cette voiture improbable se mouvoir avec toujours beaucoup de souplesse et ce bruit de flat-twin inimitable. Pour compléter sa passion de la marque CITROEN, il avait également trouvé une des plus belles réussites de la marque; la DS 19, elle était dans sa couleur d'origine : orange avec le toit noir. Cette grange au départ bien vide était devenue dès 2040 un vrai petit musée de la mécanique du vingtième siècle. Comme l'argent n'avait jamais manqué dans son entreprise, Théo avait rapidement fait cimenter et carreler le sol. Plus tard, il avait installé un vidéo-projecteur qui passait en continu des documents d'époque dont certains en noir et blanc. De grandes affiches publicitaires décoraient les grands murs, des motos et des mobylettes étaient suspendus à des câbles amarrés à la charpente en bois. Il avait placé cette grande salle sous une ambiance sonore particulière, on pouvait y entendre tous les bruits de la rue qui avaient disparus depuis au moins trente ans : échappements bruyants, freinages, grincements de boîte de vitesses, etc. Cette ambiance sonore donnait vraiment l'impression que les engins stationnés étaient vivants et allaient démarrer à tout moment. Cette salle d'exposition était seulement une activité annexe de la ferme. Cette ancienne ferme qui, à l'origine, était dédiée à l'élevage bovin, fournissait à l'époque en lait et viande le grand hôpital de Zuydcoote.

A cette époque, il y avait plusieurs fermes à Leffrinckoucke, elles étaient toutes réparties dans la frange dunaire qui séparait la plage du canal de Furnes.

Elles avaient des noms étranges dont la signification s'était perdue avec le temps, les trois plus connues étaient *De Hofstede van Hemel, het Vagevier, de Helle*, ce qui voulait dire en ancien flamand; la ferme du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer, un vrai chemin de croix.

Théo avait jeté son dévolu sur la plus petite et la plus délabrée, *de Cleene Helle* ou le petit Enfer. Depuis qu'il la connaissait, il s'était imaginé en propriétaire. Il connaissait l'histoire de cette ferme; de prospère, elle avait progressivement déclinée pour ne plus avoir de raison d'être dans cet endroit désertique, et avait finie par être abandonnée après le décès de ses propriétaires.

La deuxième guerre mondiale aurait pu lui être fatale si la bataille de Dunkerque avait duré plus longtemps. Pendant la courte période où elle fut utilisée comme abri pour les troupes en déroute, elle souffrit plus que pendant sa déjà longue existence. Puis elle fut rendue aux vents et au sable dans un état proche de la ruine, seuls les murs avaient conservé leur fraîcheur ravivée par un sablage naturel constant.

Comme elle était construite dans une architecture typique de l'avant-guerre, en brique rouge et blanche, elle avait été rachetée par la mairie de Leffrinckoucke en invoquant la sauvegarde du patrimoine architectural régional. En fait, rien n'avait été fait, sauf murer les fenêtres pour éviter d'en faire un repaire de squatters.

Cette ferme était placée en lisière des dunes et était dans un endroit très isolé avec un seul chemin d'accès.

Elle vivait mal sa solitude, elle fut d'abord dépouillée d'une bonne partie de ses tuiles, puis des portes et des fenêtres.

Théo la connaissait bien, il aimait se balader dans les dunes avec son détecteur de métaux pour rechercher des vestiges de la bataille de Dunkerque, il s'intéressait à cette période de l'histoire depuis ses quinze ans. Il était encore possible soixante-cinq ans après les faits de retrouver des armes anglaises, bien entendu, extrêmement corrodées.

Ces flâneries l'amenaient souvent dans les parages de la vieille ferme, il l'avait visité en détail et regrettait que la mairie laisse le temps détruire ce beau bâtiment.

C'est tout naturellement, lorsqu'il décida de lancer son projet de chamèlerie, qu'il pensa à cette bâtisse comme l'endroit idéal pour abriter son projet.

Il proposa à la mairie de racheter la ferme un prix symbolique mais avec la promesse de la remettre en état en cinq ans. Cette très grande bâtisse était devenue très délabrée et la mairie après plusieurs études avait renoncé à la restaurer.

On commençait même à évoquer l'idée de la raser pour créer un espace vert au pied des dunes.

Théo avait besoin de l'accord de la mairie pour valider son projet, c'est pourquoi il avait décidé de les affronter très tôt.

Théo ou plutôt son père était connu à Dunkerque. La réussite du père dans les milieux pétroliers avait eu un retentissement national et cette famille de gentils excentriques était souvent citée dans les médias locaux et nationaux.

Mais même si le maire de Leffrinckoucke avait déjà vu et entendu beaucoup de choses farfelues dans sa carrière, il se demanda si il n'était pas victime d'un canular quand Théo vint lui exposer son projet.

Théo lui expliqua que Dunkerque avait besoin de réchauffer son image par rapport aux autres villes de France, des promenades à chameau dans les dunes auraient un impact national. Il avait auparavant rencontré le maire de Dunkerque ainsi que la responsable du tourisme, une charmante femme

qui s'était entièrement dévouée à redonner une image attirante à cette ville qui pâtissait depuis des siècles de son image septentrionale.

L'image de l'enfer du Nord avec son cortège de poncifs sur le froid et la pluie serait mise à mal par la vision d'une caravane de dromadaires évoluant sur la plage.

En pensant à cette image, le maire, qui n'était pas stupide, se dit qu'il tenait peut-être l'idée qui pourrait finalement redonner une image chaleureuse à la ville après tous les essais qu'il avait déjà fait. Théo ne demandait pas grand-chose, il avait besoin d'être sûr d'obtenir les autorisations d'exploitation de son affaire sur la plage de Dunkerque.

Il ne voulait pas non plus acheter la ferme et se retrouver avec l'interdiction de faire circuler ses camélidés.

Il fallait faire les choses dans l'ordre, une fois les promesses écrites obtenues, il pourrait négocier la ferme, mais pas avant.

Il ne pensait pas que rester isolé à Leffrinckoucke puisse lui permettre de faire fonctionner suffisamment son entreprise, il aurait besoin de se faire voir sur la plage de Dunkerque et d'attirer les nombreux touristes qui venaient y prendre l'air toutes les fins de semaines. Grâce à l'appui de cette directrice touristique à qui le maire de Dunkerque ne semblait rien pouvoir refuser, il obtint en un temps record une licence d'exploitation de dix ans renouvelable pour la promenade d'animaux de selles sur la moitié de la longueur de la plage ce qui représentait déjà un trajet de trois kilomètres.

Dans une bande de cinq mètres longeant la mer, il pourrait exercer son activité jusqu'au poste de secours qui était au bout de l'Avenue de la Mer.

Cette licence ne lui était pas vendue, le maire avait reconnu que l'impact touristique était indéniable et que l'ensoleillement qu'il créerait sur Dunkerque serait sa participation.

Il ne lui restait plus qu'à convaincre la deuxième équipe municipale, il avait la chance qu'elle soit du même bord politique. En arrivant avec son dossier aux multiples tampons de la mairie dunkerquoise, le maire de Leffrinckoucke ne se fit pas trop tirer l'oreille. En fait, Théo lui amenait sans prévenir la solution à un problème qui aurait pu coûter beaucoup d'argent. La ferme était un sujet que l'on hésitait à aborder en réunion, il aurait fallu déboursier un tel budget pour la reconverter en local municipal que les finances de la ville auraient été exsangues pendant au moins cinq ans.

Avec son idée, la ferme ruine devenait un ballon d'oxygène, la somme que proposait Théo était plus que tentante. Ce qu'il demandait en échange n'était pas bien différent de ce qu'il avait demandé et obtenu de Dunkerque. La participation de la ville serait ridicule, la ferme de Leffrinckoucke trouvait une nouvelle jeunesse et ce bout de terrain en pleine brousse n'aurait plus à être entretenu par ses services.

En deux semaines, un accord était trouvé, Théo pouvait acheter la ferme ou ce qu'il en restait pour 300.000 Euros, les deux hectares de terrains attenants étaient compris dans le prix.

Il obtenait également la concession d'utilisation des dunes pour avoir accès à la plage en passant par des passages balisés pour quinze ans et l'autorisation de faire circuler ses animaux sur la plage à condition que leurs besoins soient immédiatement ramassés ou recueillis par un sac prévu à cet effet.

L'entreprise de Théo devait commencer son activité au bout d'une année, la municipalité s'engageait également à soutenir son démarrage en achetant des billets de promenades pour les offrir en récompense aux bons élèves de la ville.

Quand Théo ressortit de la mairie avec le titre de propriété de la ferme à son nom, il était léger comme un oiseau.

Une nouvelle vie allait s'ouvrir devant lui et il serait maître de son destin.

Il allait faire naître son projet, effacer le sourire narquois des moqueurs et prouver qu'il pouvait transformer une idée en réalité.

Il savait bien qu'il aurait du mal et que d'autres obstacles se présenteraient sur son chemin mais il avait déjà su vaincre le premier gros écueil et il était prêt à traiter les futures difficultés de la même façon.

CHAPITRE III

Son père, ce héros.

Théo connaissait son papa depuis qu'il était tout petit, aussi loin qu'il puisse remonter dans sa mémoire, ce personnage tendre mais bourru avait habité dans son voisinage.

Il avait beaucoup de mal à se souvenir de ses premières années, mais il paraît que c'est normal, alors il cessa de s'en inquiéter.

Son papa occupait l'essentiel de ses souvenirs de petit garçon. Il adorait être dans les pattes de son père quand celui-ci travaillait dans son atelier. Il aimait travailler le bois, Théo avait passé beaucoup de temps à jouer accroupi dans les copeaux à le regarder travailler. Il avait découvert combien tranchant pouvait être un ciseau à bois en passant son bras sur la lame comme il l'avait (mal) vu faire par son géniteur.

Il avait testé la méthode paternelle de test d'affûtage consistant à se couper quelques poils de l'avant-bras en faisant glisser doucement sur la peau la lame polie à la pierre à huile.

Il ne trouva pas l'angle exact immédiatement...

Ces découvertes sanglantes de l'outillage paternel avaient laissées quelques cicatrices plus ou moins profondes et une méfiance de l'outillage en général. Il était par contre resté très attaché aux matières naturelles et adorait les objets en bois ou en métal façonnés par la main de l'homme.

Ces petites blessures n'avaient pas éloigné Théo de son père qui devait être dans son voisinage immédiat pour que le petit garçon se sente rassuré. Le père de Théo l'emmenait partout et dès qu'il avait pu marcher, il était de toutes ses balades.

Le père de Théo était un technicien de l'exploitation pétrolière qui avait fait plusieurs fois le tour de la planète pour conseiller les exploitants sur la meilleure façon de sortir le plus de jus noir des gisements.

En 2019, il avait déposé un brevet sur un procédé qui permettait de sortir des gisements jugés comme secs encore plusieurs millions de barils.

L'astuce de ce système résidait dans la combinaison d'un fluidifiant et de l'injection d'eau de mer pour faire sortir le pétrole des poches les plus reculées.

Il avait dû convaincre les grandes entreprises pétrolières que son système représentait une possibilité de gains significatifs sur des puits jugés taris.

Pour arriver à se faire entendre, il avait songé à plusieurs méthodes; il avait pensé faire comme cet inventeur des années 1900 qui avait visité les déjà grands du dentifrice de l'époque pour leur proposer un moyen immédiat de doubler leurs profits sur la pâte qui se vendait alors avec beaucoup de succès.

Il ne reçut pas d'accueil enthousiaste de leur part, il faut dire que sa proposition était assortie d'une demande financière qui en aurait refroidi plus d'un. Cet inventeur était un inconnu total qui réclamait pour son idée deux millions de dollars payables d'avance, tout cela ressemblait à une belle arnaque mais l'idée restait tentante. Alors les grands industriels de la pâte dentifrice mirent tous leurs labos sur le sujet pour essayer de trouver par eux-mêmes la solution; un mois plus tard, rien de significatif n'ayant été découvert, ils acceptèrent de négocier avec l'inventeur mystère. Celui-ci accepta de réduire ses prétentions et céda son idée à un consortium de sociétés, il affirmait que la première compagnie à appliquer sa méthode serait immédiatement suivie par toute la profession.

Son idée était incroyablement simple : les brosses à dents de l'époque avaient toutes une longueur d'à peu près quatre

centimètres et il avait remarqué que tous les utilisateurs pressaient les petits tubes de l'époque pour y placer un cordon d'une longueur de quatre centimètres en moyenne.

A cette époque tous les tubes dentifrices avaient un diamètre de sortie de quatre millimètres, dimension choisie arbitrairement lors du lancement du produit et qui reprenait celle des pommades déjà vendues sous ce conditionnement.

Il suggérait tout simplement de doubler ce diamètre de sortie, le consommateur ne changerait pas son mouvement, mais finirait son tube deux fois plus vite et doublerait ainsi ses besoins.

L'idée fut mise en pratique et se révéla payante presque dans les proportions annoncées par son inventeur.

Cette histoire avait toujours beaucoup plu au père de Théo mais il ne savait pas comment l'appliquer dans son domaine.

Il s'adressait à une industrie plus que mûre, où l'on croyait tout savoir du produit, dans sa composition, son mode d'extraction, de détection, de transport et de raffinement.

Il avait face à lui des interlocuteurs qui savaient vivre la fin d'une histoire et qui étaient beaucoup plus préoccupés par la reconversion de leur métier que par sa pérennisation.

Il décida de tenter un coup risqué, acheter un puits dont l'exploitation avait été arrêtée une année auparavant pour raison de rendement insuffisant. Ce type de puits coûtait plus qu'il n'en rapportait et son prix de vente avait été très raisonnable.

Il l'avait équipé de son système et le puits avait redonné comme aux beaux jours du début de son exploitation.

Cette expérience grandeur nature avait rapidement été connue des spécialistes du jus noir et les premiers contrats avaient été signés.

L'avantage de son système sur d'autres moyens essayés auparavant résidait dans le fait qu'il parvenait à dissocier son

fluidifiant du pétrole dès son extraction et qu'il pouvait ainsi immédiatement le réutiliser.

Les calculs furent vite faits, si son procédé n'avait aucun intérêt en l'an 2000, dix-neuf ans plus tard, avec la hausse progressive régulière du minerai et la raréfaction du produit, ce principe devenait très intéressant. Sa vie changea donc assez rapidement et ses revenus liés à ses contrats s'envolèrent. Il allait donc d'un champ à un autre pour conseiller sur l'usage de son procédé. Il s'était spécialisé sur le Moyen-Orient et connaissait toutes les exploitations de l'Arabie Saoudite, du Koweït et de Dubaï.

Quand ses rentrées lui permirent de vivre de façon plus luxueuse, il concentra son activité sur Dubaï et le Koweït.

Le luxe était bien entendu présent en Arabie Saoudite mais il s'y sentait tellement dans une prison dorée en raison de tous les interdits omniprésents qu'il préférait y envoyer un de ses collaborateurs.

Il voulait faire connaître à Théo ces pays où l'argent coulait à flots depuis des décennies. Dès que son garçon avait eu quinze ans, il l'avait emmené dans presque tous ses déplacements de plus d'une semaine.

Les études de Théo s'en étaient ressenties mais l'argent entrait tellement vite dans sa société qu'il voyait bien que le futur de son fils ne serait pas de rechercher un employeur.

Théo aimait voyager avec son père, dès avant le départ, c'était une garantie d'aventure, mais avec tout le confort possible du troisième millénaire. Si il y a une valeur à laquelle l'homme s'adapte bien, c'est le confort.

L'homme peut très bien dormir par terre, mais il préfère le latex alvéolé en *king-size*.

Eh bien, Théo s'était parfaitement bien adapté aux suites des grands hôtels de Ryadh et de Koweït-city. Il aurait mal

compris que son père aille dans une résidence de classe inférieure d'ailleurs.

Théo avait apprécié le mystère des femmes de l'Orient, ces jeunes femmes qui allaient totalement voilées en ne laissant que leurs yeux maquillés visibles. Ces femmes qui devaient se sentir comme derrière un miroir sans tain, dévisageaient sans retenue Théo et son père lorsqu'ils se déplaçaient en ville.

Leur plaisir à tous les deux était d'aller dans un grand centre commercial aux environs de l'heure de la prière. Quand le *muezzin* appelait de sa voie amplifiée les fidèles à venir écouter la sainte parole et à se mettre le nez dans le tapis, les boutiques se vidaient, les rideaux de magasins se baissaient et tous les hommes rejoignaient la mosquée la plus proche. La police du culte sortait pour vérifier que tout le monde était bien aligné dans la direction de la Mecque avec les fesses en l'air et de plusieurs coups de bâton bien appliqués faisaient filer les retardataires. Tout redevenait très calme dans le centre commercial et Théo et son père pouvaient flâner dans les allées au milieu de ces femmes toutes couvertes de noir mais avec des yeux d'une chaleur telle que l'atmosphère en devenait torride. Il fallait relativiser, après une semaine d'abstinence, tout ce qui ressemblait à une femme de près ou de loin faisait fantasmer et ils auraient probablement été très déçus dans la plupart des cas si ils avaient pu déshabiller ces femmes aux yeux de feu.

Le faire eût été un crime passible de toutes les tortures de l'Orient, alors les deux amateurs de représentantes du sexe faible et de charme féminin se satisfaisaient de ces regards souvent très directs et de visions fugaces de pieds nus chaussés d'escarpins italiens de grand prix.

On était totalement dans le monde de l'imaginaire et la réalité reprenait ses droits quand la prière était terminée et que les maris et les frères revenaient prendre le contrôle des éléments

féminins qui allaient risquer la lapidation si elles continuaient à se laisser aller.

CHAPITRE IV

Le prince chasseur

Que faire dans ces pays recouverts à quatre-vingt-dix-huit pour cent de sable ?

Théo s'était posé cette question lors de son premier voyage après avoir épuisé les ressources de la piscine de l'hôtel où seuls les hommes pouvaient se baigner et constater que les chaînes de télé étaient toutes d'origine musulmane et d'un ennui si mortel que ç'en était caricatural.

Heureusement, son père, grâce à ses connaissances de plusieurs membres de la famille royale était reçu dans plusieurs palais avec beaucoup de sincère amitié.

A cette occasion, Théo avait pu constater que les limites de ce que l'argent pouvait permettre avaient été repoussées et même assez loin. Un prince, que son père connaissait depuis une dizaine d'années était fou de chasse au faucon. Il avait fait construire une petite clinique vétérinaire et payait un docteur suisse spécialiste en oiseaux de proie à l'année pour qu'il s'occupât de son cheptel. Il avait plus d'une centaine de faucons et avait acheté certains de ses champions plusieurs dizaines de milliers de dollars. Là, n'était que la partie visible de la folie de cette homme. Pour assouvir sa passion, il fallait partir dans le désert avec d'autres cinglés de son genre, et pas en vulgaire véhicule tout-terrain comme l'aurait fait un cadre supérieur français quand il va chasser en Sologne. Il fallait tout simplement déplacer tout le luxe du palais au milieu du désert.

Cela eut pu paraître difficile si le budget avait été limité, mais pour le prince, les limites financières étaient si élevées qu'il ne renonçait que très rarement à se faire plaisir. Depuis quelques dizaines d'années, les princes du golfe faisaient construire des super semi-remorques d'habitation avec tout le confort imaginable pour aller dans le désert en caravane et y rester une semaine ou deux. Sur place, l'intendance installait des tentes et amenait tout ce qui faisait traditionnellement partie de la vie du bédouin. Les chameaux, tentes et personnels arrivaient en camion et quand le camp était installé, le prince arrivait dans un petit jet qui atterrissait sur une piste de fortune.

Le prince, que connaissait bien le père de Théo, possédait une dizaine de ces caravanes monstrueuses et il lui avait proposé de se joindre à une de ses chasses au faucon. Le père de Théo, sachant bien qu'il aurait insulté son ami en refusant, accepta et rendez-vous fut pris pour l'expédition prochaine.

Une caravane fut mise à sa disposition et il eut toutes les peines du monde à refuser qu'il n'en mette deux sur la route quand le prince apprit que Théo serait du voyage. Effectivement, quand ce prince emmenait ses enfants, ils avaient chacun une caravane pour eux, il n'était pas pensable de dormir dans la même chambre !

Cette aventure dans le désert surchauffé fut la première découverte par Théo de cette nature basique.

Quand son père lui expliqua ce qu'ils allaient faire et où ils allaient se rendre, Théo pensa d'abord à l'insolation, ce ne pouvait pas être la boisson, seules les virées dans le camp américain et au consulat permettaient de boire quelque chose de plus fort que de la bière sans alcool.

Etrange idée !

Mais, comme il n'avait pas encore eu à se plaindre des idées paternelles et qu'il n'avait pas d'autre choix que de rester dans

sa suite face à son ennui, il accepta le projet, quoique sans grand enthousiasme.

Ils devaient rejoindre le campement en avion avec le prince et déjà, cette idée seule lui fit trouver le projet amusant.

La semaine qu'ils passèrent au milieu des dunes et seulement entre hommes fut pour Théo une révélation. Il apprit la futilité de la richesse qui amenait des hommes comblés à rechercher le simple plaisir de se retrouver entre amis sous la tente à boire du thé à la menthe et à se raconter des histoires jusqu'à la nuit tombante.

La journée passait, toujours rythmée par les cinq prières et les chasses du matin et de la soirée, aux heures où le désert est praticable sans étouffer.

Il découvrit la vie de bédouin de luxe, les longues flâneries dans les tentes ombragées, les profonds coussins de laine, les tapis moelleux et le temps qui fuit doucement comme le sable coule entre les doigts écartés.

Mais dès qu'il sortait de la tente et qu'il n'avait plus les caravanes dans son champ de vision, il se sentait tout petit devant l'immensité jaune pâle aux lignes très douces et très pures.

Theo, comme son père, n'était pas un adorateur de Nemrod, la chasse au faucon, bien que naturelle puisque n'utilisant pas d'armes à feu ni de jet, ne les impressionnait ni passionnait autant que leurs hôtes.

Ils avaient prévu cette semaine de chasser l'outarde des sables, ou *Otis*, très bel oiseau dans les tons gris au long bec droit, à la petite aigrette et aux longues pattes et au corps aussi gros qu'une poule.

L'outarde est chassée au faucon sans grande difficulté, ou au 4x4 en la débusquant et en la forçant à s'envoler.

En raison de son poids, elle ne peut pas voler très longtemps et doit se poser après quelques centaines de mètres. Elle ne

pourra pas s'envoler plus de deux fois et sera aisément rattrapée totalement épuisée et déshydratée.

Théo et son père partageaient d'autant moins la passion du prince qu'il savaient que les outardes chassées étaient les dernières d'une espèce vouée à disparaître dans les mois à venir.

Le prince et ses amis se souciaient bien peu de ces considérations écologiques, ils chassaient l'outarde comme leurs pères les avaient chassées avant eux pour en déguster la chair délicieuse cuisinée en *tajine*. Cette viande à la blancheur de nacre était réputée pour ses valeurs aphrodisiaques.

Le campement étant exclusivement masculin, on pouvait se demander l'intérêt de consommer un gibier avec de telles vertus, mais un chasseur a besoin de bonnes raisons pour se faire pardonner de tuer.

Le père de Théo ne participait qu'en spectateur à ces exploits tandis que son fils se lançait dans la découverte du désert.

Comment découvrir le désert sans croiser son représentant le plus mythique : le dromadaire ?

Cette rencontre se fit tout naturellement, une vingtaine de dromadaires étant attachés au campement.

Il apprit avec beaucoup de plaisir à monter les dromadaires, son père le laissait partir toute la journée en compagnie d'un vrai bédouin aussi bavard qu'une rose des sables.

Il apprit à apprécier cet animal de caractère au courage extraordinaire.

Le dromadaire ne se laisse pas faire et le bâton n'y fera pas grand-chose, si la charge qu'on lui met sur le dos est trop lourde, il refusera de se lever tant qu'elle n'aura pas été allégée. Il peut quand même porter cinq cent kilos sur une distance d'une cinquantaine de kilomètres par jour. Et ses maîtres ne se privent pas de le charger jusqu'à cette limite.

Il commença à apprendre à manœuvrer la bête au pas, puis enhardi, il commença le trot.

Après avoir failli vomir plusieurs fois, son corps accepta le mouvement ondoyant de l'amble, il parvint également à se mettre au rythme de l'animal pour rester en place. La stabilité de son dromadaire montant une dune était impressionnante, on pouvait penser que le sable allait l'obliger à doubler ses pas dans la matière fuyante mais grâce à ses quatre pattes et à ses semelles bien larges, le sable ne filait pas trop sous le pied et l'animal pouvait parvenir en haut de la dune sans problèmes.

De toute façon, une dune n'était jamais attaquée de front mais contournée et escaladée de biais, l'effort en était bien moindre et le rythme de la balade en restait inchangé.

Le dromadaire est surtout un animal de fond, qui va accepter les grandes distances si la cadence est stable, c'est occasionnellement un animal de course mais sur des distances de l'ordre du kilomètre seulement.

Théo avait vu dans les émirats des courses de chameaux, c'était la simple copie du tiercé européen où les chevaux sont remplacés par des dromadaires et où les *jockeys* sont des enfants qui ont souvent moins de dix ans pour des raisons de poids.

Les nombreuses critiques visant l'emploi de ces enfants avaient été écoutées et la robotique apporta une solution.

Au début du siècle, les petits *jockeys* furent remplacés par des robots conducteurs qui faisaient le même travail et étaient radiocommandés des tribunes. Ces robots carrossés en fibre de carbone ne pesaient plus qu'une dizaine de kilos et avaient encore permis une amélioration des performances des champions.

La vitesse atteinte est pratiquement identique à celle du cheval en raison des grandes pattes du camélidé.

Théo voulait essayer le galop pour ajouter un peu de piment à son expérience désertique.

Son guide trouvait l'idée amusante, surtout en raison du risque très élevé de gamelle que prenait Théo, la selle n'était pas fixée au sommet de la bosse mais légèrement en arrière de celle-ci. Si elle n'était pas sanglée correctement, elle avait toutes les chances de basculer d'un côté ou d'un autre.

L'animal ne se présentait pas comme un chien à qui l'on promet la promenade et qui fait des bonds effrénés en voyant sa laisse. Le chameau a bien été domestiqué mais a gardé son caractère fier et indépendant qui est caractéristique des habitants du désert. Pour éviter qu'il ne se sauve, on lui bride une patte en la liant contre la cuisse, l'animal ne pouvant se relever reste sagement à sa place. Cette étrave lui fera sentir dans sa chair qu'il est condamné à une existence de forçat, et cela jusqu'à sa fin. Rares sont en effet, les dromadaires vivants dans des régions assez reculées pour naître et vivre en liberté. Leur valeur marchande certaine leur interdit l'insouciance et la flânerie des grands animaux de la savane.

Le chameau est courageux parce qu'il n'a pas eu d'autre choix, sa vie sera rythmée par le travail ou le sport si il a été sélectionné en raison de ses aptitudes. Le chameau est l'animal le mieux adapté au désert, il ne sert à rien d'entreprendre une expédition équestre dans le désert, le cheval et son cavalier risqueraient tout simplement leur vie dans cette folie.

Seul le désert caillouteux est permis au cheval en raison de ses fins sabots. Le désert sableux est le domaine réservé du chameau avec ses dunes et ses rares oasis.

Mais l'animal aime aussi bien courir sur le plat si il est dur et peu sableux, ce qui est beaucoup moins fatigant.

La première difficulté réside à accepter les mouvements de grandes amplitudes préalables au galop, avant que le rythme

soit pris, on peut penser qu'on va être éjecté dans les secondes suivantes, un vrai couscous rodéo !

Puis au delà d'une certaine vitesse, le vaisseau du désert ne génère plus de roulis ni de tangage et le cavalier peut se consacrer à guider l'animal au lieu de penser exclusivement à se préserver de la gamelle.

La formation au galop de Théo ne s'était pas passée sans incidents, il était tombé cinq fois la première journée mais sa persévérance et son courage avaient impressionné son guide.

Même si la plupart des chutes de deux mètres de haut avaient été assez douloureuses, il était remonté immédiatement sur son perchoir pour montrer à l'animal qui était aux commandes.

La persévérance avait finalement payé, il remontait avec chaque fois plus de facilité et le dromadaire se mettait au galop de plus en plus facilement. Quand Théo put faire d'un seul trait cinq cent mètres de galop et distancer du même coup son guide d'une dizaine de mètres, il sut qu'il avait trouvé la technique et que la maîtrise viendrait avec l'entraînement.

Il fut très fier de revenir au campement sur le dos de son dromadaire, quand son père le vit arriver avec son *chech* blanc qui lui donnait l'air d'un vrai *méhari*, il sourit d'un air entendu aux autres hommes et amis du prince assis sur les tapis sous la grande tente.

Son fils ne lui faisait pas honte et montrait qu'il avait des qualités élevées d'adaptation comme son père.

Pendant la semaine qu'ils passèrent dans ce campement luxueux, Théo partait tôt le matin et faisait trois heures de promenade sur le dromadaire avant de revenir vers dix heures quand la chaleur devenait vraiment trop suffocante.

Un déjeuner au campement était préparé avec du mouton grillé, diverses combinaisons de légumes marinés et épicés, le tout arrosé de thé à volonté ou de champagne saoudien pour les touristes; la recette était toute simple : beaucoup de

glaçons, de l'eau fortement pétillante et des jus de fruits variés avec des feuilles de menthe.

Après le repas et une petite sieste, on amenait les *narguilés* et l'on fumait le *khât*, tabac qui ressemblait surtout à du goudron mais qui pouvait être parfumé à divers parfums de fruits.

Quand la tête commençait à tourner, nouvelle petite sieste pour arriver à l'heure du thé, et on était à l'heure de la chasse.

Comme Théo ne fumait pas, il se passait de sieste et repartait en virée dans les dunes.

La semaine se déroula sans que Théo ne vit passer les journées, le prince et son père furent très contents de voir à quel point cela avait passionné le jeune homme.

Quand ils revinrent à la capitale, toujours dans le petit *jet*, le prince les invita quelques jours dans son palais pour qu'il puisse voir dans le regard de ses invités l'émerveillement causé par ses nombreuses collections.

Le palais du prince était à quelques kilomètres de Ryadh. Il était entouré par un mur d'enceinte d'une dizaine de mètres de haut qui laissait tout son mystère au mode de vie de ce *nabab*.

Ce grand mur en crépi couleur sable était recouvert à intervalles réguliers par des massifs de clématites et de bougainvilliers éclairés dès le soir tombant. Une odeur douceâtre et persistante entourait le domaine du prince et un aveugle aurait pu retrouver l'endroit sans problème. Une fois la porte d'enceinte franchie, c'était l'univers du luxe qui s'étalait devant leurs yeux, avant d'arriver au palais, il fallait traverser un premier jardin qui restait très frais grâce aux multiples fontaines en activité. Tout était en marbre de divers tons, les massifs de fleurs sous micro-arrosage constant brillaient des mille feux des gouttelettes d'eau qui perlaient sur les pétales de fleurs. Théo et son père marchaient lentement pour profiter au maximum de ce spectacle éblouissant de richesse. Après cette entrée en matière, ils étaient plus

préparés au choc de la visite du palais, c'était St Pierre de Rome en un peu plus petit, du marbre à profusion, des dorures dans tous les coins, des plafonds ouvragés, des tapis de soie gigantesques et des serviteurs tous les dix mètres.

Le prince savait ce qui ferait plaisir à son ami. Il était très attiré par la mécanique de luxe et il savait que le père de Théo l'était également, il collectionnait les voitures de luxe depuis vingt ans et il voulait montrer sa collection à un autre amateur. La qualité d'une collection se vérifie à l'envie qu'elle suscite chez un autre amateur. Pour cela, il les invita dans un de ses garages dédiés à la voiture italienne. Dans ce grand hangar climatisé étaient garées en épi, une vingtaine des plus belles réalisations des artistes automobiles italiens.

Une dizaine de FERRARI, trois LAMBORGHINI, une vénérable ALFA de course attendaient le bon vouloir du maître des lieux.

Pratiquement toutes les voitures de moins de cinquante ans d'âge pouvaient rouler. Le prince avait fait construire une piste d'essai qui était directement reliée aux hangars de la collection. Il aimait se promener dans les grandes allées, il venait y choisir la voiture avec laquelle il ferait un petit tour ou tout simplement s'asseoir au volant pour faire démarrer le moteur et écouter le chant des multicylindres. Il s'était rendu compte qu'il procédait de la même façon dans son harem pour choisir sa favorite de la nuit ou de la semaine. Le père de Théo, grand amateur de plaisanteries pas toujours très fines, ne lui demanda pas si il utilisait la méthode du seau d'eau froide pour choisir sa favorite, la plus chaude devait par ce principe dégager le plus de vapeur et était facilement repérée, il aurait aussi pu lui demander si il connaissait le système de l'épi de maïs, mais cette technique était surtout connue aux US où se trouvent les grands amateurs de pop-corn.

Mais pourquoi mettre en péril une amitié encore fragile ?

L'humour d'un prince arabe concernant son *harem* est très limité, pour ne pas gâcher un moment de qualité, la question tendancieuse ne fut pas posée et le sujet resta dans le mystère.

Le prince n'avait d'ailleurs pas emmené Théo et son père dans son harem, probablement qu'il considérait ses femmes comme plus ou moins intéressantes que ses voitures pour ses invités. Plus intéressantes pour ne pas imaginer qu'elles puissent être prêtées, même à un ami, ou moins intéressantes pour ne pas pouvoir les faire autant vibrer qu'une machine roulante italienne. Sur les sujets en rapport avec la femme, les musulmans, même évolués, sont toujours discrets. On touche à l'impur, et si l'occidental y puise sa création et son inspiration, l'oriental préfère cacher et ne pas aborder le sujet.

La devise d'un prince musulman par rapport à ses possessions féminines reste : prudence, jalousie et secret.

Le père de Théo redevenait un enfant devant les véhicules de course écarlates, il ouvrait le capot moteur pour voir de près tous les détails des mécaniques complexes.

Quand le prince leur demanda de choisir chacun une voiture, ils furent assez surpris d'abord, puis assez ennuyés devant le choix qui s'offrait à eux. Le prince voulait qu'ils sortent trois voitures et qu'ils tournent ensemble sur la piste de course attenante. Théo avait du mal à imaginer que le prince serait assez cinglé pour lui mettre entre ses mains plus que débutantes une machine à plusieurs centaines de milliers d'euros, le père de Théo pensait la même chose mais était partagé entre deux sentiments; la peur de laisser son fils conduire un bolide sans n'avoir conduit auparavant que des voitures automatiques et la chance de vivre une aventure hors du commun.

Le risque était élevé de ne pas parvenir à le maîtriser mais il n'eut pas le cœur de le priver de cette occasion de conduire

une machine du passé, de l'époque où l'homme savait encore fabriquer de belles voitures.

En allant voir le circuit extérieur, ses derniers doutes disparurent. Toutes les courbes étaient bordées de larges bandes de sable mou qui auraient freiné une voiture à la dérive.

Théo n'aurait pas désobéi à son père si il lui avait interdit de conduire, il avait lui-même conscience du danger potentiel que représentaient ces bolides lancés à pleine allure. Si son père lui accordait sa confiance, c'est qu'il croyait en sa capacité à maîtriser l'engin et à le ramener à sa place sans encombres.

Le prince choisit une F80 de 2010 qui avait les mêmes performances que la Formule I de l'époque mais était nettement plus confortable. Théo aurait bien choisit la F40 mais connaissant sa rareté et son prix se rabattit sur une beaucoup plus modeste 354 qui paraissait moins imposante sans ce grand aileron. Son père, devant ce choix délicat, opta pour une Lamborghini Miura noire, la voiture directement inspirée de la mythique Ford GT 40 aux multiples victoires.

Le responsable du garage vint vérifier les niveaux des liquides de frein et de refroidissement des trois voitures, rajouta quarante litres d'essence à la F80 qui était la favorite du prince en ce moment et fit démarrer les deux voitures des invités. Dans le hangar, le vacarme devint assourdissant, on ne pouvait plus se parler mais la tension l'empêchait également. Le père de Théo avait hâte de s'asseoir dans la voiture mais voulait donner auparavant ses dernières recommandations à son fils.

Les trois voitures furent sorties du hangar et on pu les admirer sous le soleil, Théo écoutait son père avec attention quand il lui prodiguait ses ultimes conseils. On pouvait tout résumer à : Ne monte pas au dessus de 200, freine avant d'entrer dans la courbe et surtout pas pendant, ne ré accélère pas avant d'en être sorti et tout devrait bien se passer.

Une fois que les trois pilotes avec casques et combinaisons aient été sanglés sur leurs sièges respectifs, les trois voitures s'engagèrent sur le circuit chauffé à blanc par le soleil.

On pouvait voir les mirages se former sur la piste tellement il faisait chaud. De grandes nappes de brillance pouvaient laisser croire que ce circuit était interrompu par de larges flaques d'eau. Le départ fut donné par le chef du garage aux trois voitures en file indienne.

Le premier tour était destiné à amener le moteur et les pneus à la température idéale, il s'agissait également de prendre confiance dans l'engin et avec le tracé.

Après cette prise en main, le prince donna le ton en faisant bondir sa F80, il fut immédiatement pris en chasse par le père de Théo.

Théo ne cherchait pas à battre de record, son plaisir était de placer la voiture exactement dans la trajectoire qu'il pensait idéale. Il s'était placé en retrait de son père pour suivre sa trace et pour le moment, tout se passait pour le mieux.

Il sentait bien que la machine était capricieuse et devait être conduite avec douceur pour rester en adhérence. La tenue de route était saine et la confiance s'installait, il pensait bien se sortir de cette première expérience mécanique quand il fut doublé par le prince qui lui avait déjà pris un tour et qui devait rouler à près de 300 km/h. Le père de Théo était dans son sillage et menait la même allure. Le prince voulait montrer qu'il savait aussi se servir de ses jouets et avait commencé son *show*. Le père de Théo ne le lâchait pas et le suivait comme son ombre, deux secondes plus tard, ils avaient totalement disparus de la vue de Théo.

Il aurait bien tenté de les suivre mais il se rappela les directives de son père et le compteur rond lui indiquait déjà 200 Kms/h. Il monta quand même à 250 dans la ligne droite et considéra que cet excès suffirait pour une première sortie. Le

circuit faisait deux kilomètres, à la vitesse où roulaient le prince et son père, il eut plusieurs fois l'occasion de les voir le doubler à toujours vive allure. Le prince était toujours en tête mais son père était dans sa roue prêt à attendre la faute, dix tours plus tard, l'ordre était inversé et son père était devant avec une centaine de mètres d'avance. La course, bien que ce n'en soit pas une, devait durer une demi-heure, et ils tournaient tous les trois depuis déjà vingt minutes. Le père de Théo vivait un conflit intérieur, il avait prouvé au prince qu'il pouvait lui être supérieur en conduite, mais il connaissait aussi sa fierté et son manque de sportivité devant une situation de ce genre. Ce grand enfant avait été élevé dans l'illusion de sa supériorité par rapport à son entourage et il ne supporterait pas du tout la place de second. Sachant cela et suffisamment satisfait de sa performance, le père de Théo simula une faute; à l'épingle à cheveu du bout de la ligne droite, il rentra dans la courbe à la limite de l'adhérence et freina brutalement : le tête à queue fut immédiat et la voiture fit un tour et demi sur elle-même. Le nuage de poussière fut assez grand pour avertir le prince qui essayait de le rejoindre et qui fit un travers pour éviter la Miura noire, Théo qui arrivait lui aussi dans ce virage n'avait pas encore les mêmes réflexes que le prince, il se mit debout sur la pédale de frein en voyant la voiture de son père au milieu de la route avec les phares orientés vers lui. La sanction fut immédiate et identique à celle de son père, une pirouette du plus bel effet qui se termina dans le nez de la Miura. Heureusement, pas de gros dégâts, mais assez pour revenir à petite allure et la tête basse aux stands.

Le prince était aussi grand seigneur, il s'inquiéta d'abord de la santé de ses invités avant de regarder la casse.

Une aile de la Miura avait disparue, par contre la Ferrari avait bien supporté le choc et pourrait être remise à neuf après un peu de carrosserie.

Cet accident qui se concluait par simplement un peu de tôle froissée resta comme un des souvenirs les plus forts de la vie de Théo, un face-à-face dangereux avec son père qui se terminait sur une bonne rigolade.

Le prince leur proposa de fêter sa victoire avec des boissons fraîches, le père de Théo se félicita de l'avoir laissé gagner.

Il voyait bien comment les dégâts étaient passés au deuxième plan derrière son succès.

Il retenait de cette course sa supériorité technique sur les deux Français et passait entièrement sous silence la grande partie de la course quand le père de Théo avait mené la danse.

Cette journée scella l'amitié des trois hommes.

Par la suite, le père de Théo ne manqua pas lors de ses déplacements dans le golfe de venir faire un tour chez son ami le prince tant que les séjours des occidentaux y furent autorisés.

Plus tard, quand Théo eut repris les affaires de son père, il vint également saluer le prince et ses fils lors de ses passages dans le Golfe et était à chaque fois reçu avec tous les égards et avec une franche amitié.

CHAPITRE V

Simon Anderson

Il vint les revoir jusqu'en 2021, date à laquelle eut lieu l'attentat de la Mecque qui vit Simon Anderson, pilote américain de compagnie charter écraser son 747 sur la pierre noire de la Kaaba pendant un pèlerinage qui rassemblait à cet endroit mythique plusieurs milliers de croyants. Ce pilote avait prémédité son action vingt ans plus tôt lorsque son père, juif new-yorkais, avait été réduit en cendres par le *jet* de ligne qui avait percuté volontairement la première des *Twin Towers* un certain 11 septembre 2001. Ce jour là, il venait d'avoir dix ans et il gardait depuis cette date gravées dans sa mémoire les images en boucle de ces avions qui pénétraient dans les tours pour ne laisser ressortir qu'une boule de feu et de débris.

Il n'avait jamais revu son papa après qu'il l'ait serré dans ses bras le matin avant de partir au bureau. Le seul objet qui avait été rendu à la famille fut une *ROLEX Submariner* en acier qui fut retrouvée dans les gravats de la tour et identifiée grâce à son numéro de série et aux initiales S.A, pour Samuel Anderson, gravées au dos. Elle avait été restituée à sa mère qui l'avait fait réviser et l'avait offerte à son fils afin qu'elle fasse revivre la mémoire de son mari.

La vie de cet enfant avait basculé à ce moment, son père qui était l'être vivant qui lui était le plus cher au monde avait été vaporisé et ne serait plus jamais qu'un souvenir. La violence de l'acte de terrorisme qui avait causé sa disparition l'avait chargé d'une haine qui n'avait pas besoin d'être attisée. Une grande partie de sa famille vivait en Israël et la disparition de

l'un des leurs par un groupe de terroristes musulmans fanatiques était devenu le sujet de fond de toutes les rencontres familiales postérieures à la tragédie.

Il avait une envie de vengeance qui ne pourrait être satisfaite contre les auteurs du crime mais qui se retournerait contre les anonymes de la communauté musulmane qui soutenaient les auteurs de cette acte sanguinaire.

A dix ans, on est beaucoup trop jeune pour élaborer une stratégie mais le ver était dans le fruit et son idée ne fut que renforcée par le temps qui s'écoulait.

A quinze ans, sa conscience politique était déjà bien éveillée et il était de toutes les manifestations anti-arabes.

Il allait en vacances tous les étés dans sa famille à Tel-Aviv et puisait chez ces parents tout le ressentiment dont il avait besoin pour mener à bien son projet.

Ce ne fut qu'à l'âge de dix-huit ans qu'il eut la révélation de la forme que prendrait sa vengeance.

Il n'avait parlé de son projet à personne pour ne pas inquiéter sa mère qui n'avait plus que lui au monde. Il avait la conviction intime qu'il ne pourrait pas toucher au cœur la communauté musulmane sans mettre sa propre existence en danger.

Il s'intéressait au mode de vie musulman pour mieux chercher et trouver un point faible.

C'est en voyant un reportage télévisé sur le pèlerinage de la Mecque, son organisation et la façon dont se déroulaient les processions qu'il eut la révélation que sa vengeance serait assouvie en appliquant rigoureusement la loi du talion.

Il ne fallait pas chercher dans le modernisme une solution à des tourments historiques, la haine qui existait entre son peuple et les populations arabes qui l'entouraient s'était toujours lavée dans le sang et rien ne montrait qu'une évolution vers la sagesse était à attendre.

Pour mieux comprendre en quoi consistait le *hadj* (pèlerinage) et tous les symboles qui y étaient rattachés, il s'intéressa au Coran et y chercha les significations des pèlerinages et de ce que tout bon musulman devait accomplir. Un passage particulier concernait la Kaaba et sa fameuse pierre noire. Il avait toujours été intrigué par cette construction de maçonnerie cubique d'une douzaine de mètres de long sur une dizaine de large, de quinze mètres de hauteur et dont les angles correspondent approximativement aux points cardinaux. La partie inférieure en est comblée, mais la partie supérieure, à deux mètres du sol, est constituée par une chambre laissée vide, à laquelle on peut accéder éventuellement. La partie la plus sacrée de la construction est la pierre noire, bloc basaltique, probablement un aérolithe, d'une quarantaine de centimètres de diamètre, scellé dans le mur à hauteur d'homme vers l'angle oriental de la *Kaaba*. On dit que cette dernière était initialement une pierre blanche lumineuse issue du paradis, qui avait été confiée à Adam en consolation de son exil sur la terre, mais l'idolâtrie des hommes en obscurcit progressivement l'éclat, jusqu'à lui donner son aspect actuel. Selon la religion musulmane, la *Kaaba* est la première création du monde.

Dieu aurait d'abord fixé la matière de la *Kaaba* au milieu du chaos, puis aurait organisé le reste du monde terrestre autour d'elle. La Kaaba se trouve dans l'axe du trône divin et des temples situés dans chacun des sept cieux, autour desquels processionnent des anges habitant ces demeures célestes. L'axe se prolonge vers le bas, traversant après la terre des hommes six autres terres inférieures; chacune possède également un temple avec son périmètre sacré, doubles inférieurs du modèle mecquois.

Surtout, un passage du Coran retint toute son attention :

« Pivotal du monde terrestre depuis les origines, La Mecque sera aussi annonciatrice de sa fin.

Lorsque que je voudrai dévaster ce monde, Je commencerai par ma maison (*la Kaaba*). Je la dévasterai alors, puis Je ruinerai ce monde complètement à sa suite » Ces quelques lignes le bouleversèrent.

Il trouvait dans ce texte sacré la révélation de ce qu'il imaginait, le chaos avait commencé à cet endroit, il consacrerait les prochaines années de son existence à réaliser ce qui était écrit. La Mecque, centre du monde spirituel musulman, retournerait au chaos par le même procédé que celui qui avait vaporisé son père, et cette parole divine se réaliserait grâce à lui sans aucune aide extérieure.

Tout s'organisait déjà dans son esprit en voyant sur des photos de la Mecque cette masse, faite de petits points blancs qui tournaient sans fin autour de cette gigantesque pierre noire, il sut que se trouvait dans ce lieu la fin de sa souffrance et la solution à sa soif de vengeance.

Il frapperait les esprits aussi fort que les populations et son nom deviendrait emblématique du courage de son peuple. Il voulait que son acte soit aussi chargé en symboles que possible, la date de son acte devenait une évidence, ce serait le 11 Septembre 2021 soit vingt ans après le premier grand attentat du millénaire.

Douze ans, cent trente quatre mois ou quatre vingt quinze mille cent quatre vingt jours, c'était ce dont il aurait besoin pour mettre au point son plan et avoir en lui assez d'envie de nuire pour être sûr de ne pas reculer.

Il allait étudier pour devenir pilote et être en situation en 2021, de mener à la mort un plein avion de pèlerins et leur faire embrasser la pierre noire sans en avoir fait sept fois le tour. Ce jour- ci, pas de *tawaf*, ni de circumambulation, la pierre noire

serait sa ligne de mire et son but serait de dépasser d'un zéro ou plus le chiffre des victimes des *Twin Towers*.

Personne ne devait avoir connaissance de son projet, le compte à rebours était lancé, désormais ses anniversaires seraient ceux de sa libération et de l'accomplissement de sa vengeance. Il se réglerait sur le calendrier lunaire musulman pour que son action puisse avoir lieu entre le 8 et le 12 de *Dhu-al-Hijjah* (douzième mois de ce calendrier). En calculant, il se rendit compte que la date du onze septembre tombait en plein milieu du *Hadj* de 2021.

Il demanda à sa mère de l'inscrire dans un aéro-club et devint, dès l'âge de dix-neuf ans, détenteur du brevet de pilote privé pour bimoteurs de tourisme.

Son programme se déroula absolument comme prévu, à vingt-cinq ans, il était copilote sur gros porteur et était très bien noté par sa compagnie. Chaque année à la date anniversaire du *Hadj*, il ne manquait pas de suivre les événements en espérant que son plan ne serait pas déjoué et que personne n'aurait l'idée de le devancer et de réaliser son projet à sa place.

Chaque année était de toute façon marquée par des hécatombes de fidèles qui mourraient piétinés. Cela se passait le plus souvent dans la plaine de la Mina lors de la cérémonie de lapidation du Diable. Amusante distraction, pendant laquelle les pèlerins lancent tous les petits cailloux qu'ils ont pu trouver contre des stèles symbolisant Satan.

La sécurité dans la plaine de Mina était pourtant assurée par 15.000 gardes armés de gourdins, chargés d'écarter la foule pour permettre aux pèlerins pris de malaise de quitter le flot. Des hélicoptères survolaient la foule de plusieurs dizaines de milliers de personnes. Par haut-parleur, en arabe, en anglais, en français et en ourdou, des policiers rappelaient aux croyants d'avancer rapidement. Chaque bousculade laissait sur le sable plusieurs centaines de victimes mais le succès croissant du

Hadj faisait que chaque année, d'autres croyants venaient grossir le chiffre déjà impressionnant des pèlerins des quatre coins du globe.

Les deux millions de pèlerins des années 2000 étaient quinze ans plus tard plus proche des trois millions.

Tout cela le confortait dans sa résolution et il restait des heures devant son écran de télé à regarder les circumambulations des fidèles autour de la pierre noire qui était devenue pour lui l'ultime destination de son existence.

Dès 2018, il était parvenu à se faire employer dans une compagnie d'avions charter qui se spécialisait dans les pèlerinages. Il avait ainsi pu valider toutes les hypothèses de son plan. Il connaissait par cœur les couloirs d'accès à l'aéroport de Jeddah, il avait étudié la position de la Mecque par rapport à l'aéroport et comment négocier les trente kilomètres qui les séparent.

Il passa commandant de bord en 2020 et avait désormais toutes les cartes en main pour mener à terme son plan.

Pendant les dix voyages qu'il fit cette année là sur Jeddah, il vérifia sans rien omettre tous ses calculs. Il avait depuis longtemps cessé de déclarer sa religion juive sur tous ses documents et se faisait passer pour non croyant. Il avait obtenu sans problèmes, depuis cinq ans déjà, son visa de personnel navigant et ce visa était régulièrement reconduit depuis.

Une fois, il avait eu envie d'avancer son plan et de précipiter son avion sur le consulat d'Arabie saoudite à Paris.

Cette administration délocalisée méritait la palme de l'incompétente totale ou de l'irrespect dû aux inconscients qui envisageaient de faire une incursion dans ce beau pays.

Les préposés à l'accueil téléphonique avaient un système imparable, pour contacter le service des visas, il était théoriquement possible d'appeler de 9 heures à 15 heures,

mais si vous appeliez le matin, on vous répondait qu'ils s'occupaient du courrier et qu'il fallait rappeler à 13 heures.

Pourquoi pas après tout ; à 13 heures, le message changeait, il n'y avait pas de réponse parce qu'ils terminaient la prière, il fallait rappeler plus tard, à 13 heures 30, on ne décrochait pas ou si par hasard quelqu'un prenait l'appareil c'était pour dire de rappeler dans une demi-heure. Et on pouvait vous emmener comme ça gentiment aux lisières de 15 heures où ils vous répondaient d'appeler le lendemain mais aux horaires de travail, et tout ça dit avec ce ton de voix qui montrait si nettement qu'on les dérangeait mais qu'ils savaient tellement bien qu'il était hors de question de les envoyer au Diable sous peine de ne plus jamais pouvoir postuler au moindre tampon émanant de leurs services. Il avait dû, comme tous les autres, se retenir de ne pas laisser une bombe dans leur bel établissement de Neuilly, il avait une mission à accomplir et les obstacles seraient nombreux sur son chemin, il ne fallait pas se laisser distraire et réserver son énergie destructrice à son objectif ultime. Il ne pouvait pas se faire remarquer lors de ses démarches administratives sous peine d'apparaître sur une *blacklist*. En qualité de non musulman, il ne pouvait pas descendre à la Mecque et ne pouvait prétendre qu'à des escales sur cet aéroport. C'est exactement ce qui lui convenait pour que le crash du 747 fasse le maximum de victimes.

Il devait atterrir à Jeddah et avoir les réservoirs pleins pour repartir avec un chargement complet de pèlerins qui auraient accompli ce que tout bon musulman doit faire au moins une fois dans sa vie. Les conditions de sécurité pour le transport aérien étaient drastiques en 2020, l'équipage était maintenant totalement séparé des passagers et même du personnel de bord depuis qu'on avait assisté à des détournements d'appareils par des *stewards* qui étaient entrés dans la cabine grâce à leurs clés. C'était devenu rigoureusement impossible depuis 2015,

le pilote et le copilote entraient les premiers dans l'appareil, ils avaient des toilettes qui leur étaient dédiées et ils avaient des plateaux repas qu'ils devaient se faire eux-mêmes réchauffer. Ils étaient armés avec des pistolets qui restaient dans l'appareil au cas où un intrus aurait réussi à pénétrer dans la cabine par la ruse ou la force.

Il était prêt pour accomplir son acte et à aucun moment il ne douta que sa détermination reste entière le moment venu. Il lui restait un an à vivre qu'il consacra essentiellement à sa mère et à sa famille. Pendant ces dix dernières années, il ne s'était jamais profondément impliqué dans une affaire sentimentale au grand désespoir de sa mère qui se demandait quand son fils allait finalement trouver l'âme sœur.

Il savait que seule une femme pourrait le détourner de son projet et il avait rompu plusieurs fois avec celles qui commençaient à trop compter dans sa vie. Il n'avait jamais expliqué son geste pour garder son secret jusqu'à sa réalisation et pour ne pas risquer d'être raisonné. Lors de ses vacances à Tel-Aviv l'année de ses vingt-cinq ans, il avait senti qu'il aurait pu tout laisser tomber pour les beaux yeux et la douceur des bras de Sarah, une jolie brune Israélienne aux yeux bleus qui avait calmé son feu intérieur et qui aurait pu orienter sa vie d'une autre façon si il avait laissé parler son cœur. Leur histoire sentimentale ne dura qu'un mois, après leur séparation, il ne répondit jamais à ses appels ni à ses nombreuses lettres. Elle ne comprit que cinq ans plus tard la raison de cette rupture.

En 2021, le terrorisme musulman était soutenu par la Chine et d'autres pays asiatiques qui étaient passé de la guerre économique à la guérilla envers les Etats-Unis et leurs intérêts disséminés dans le monde. La menace d'une guerre atomique n'avait jamais été aussi forte depuis soixante-dix ans.

Simon savait bien que son action pourrait déclencher des mouvements de réaction mondiaux mais sa vengeance devrait s'accomplir quelles qu'en soient les conséquences.

Il était désormais trop tard pour faire marche arrière et sa résolution n'avait jamais été aussi forte.

Les mois passaient de plus en plus vite, après un dernier mois d'août entier passé dans sa famille de Tel-Aviv, il revint chez lui à New-York pour prendre connaissance de son programme de vol du mois de Septembre. Il repéra immédiatement le vol sur Jeddah du 11 Septembre et demanda à y être affecté. Il aurait Tony Richardson comme copilote, c'était une nouvelle recrue que Simon ne connaissait pas vraiment et il préférait qu'il en fût ainsi. Les derniers jours qui le séparaient de la date fatidique ne pouvaient laisser deviner à quiconque ce qui allait se passer.

Le programme de son vol était simple, il devait partir de New-York pour Londres le 8 Septembre et y arriver le 9. Il devait passer la nuit sur place pour reprendre son avion le 10 et faire son escale à Jeddah le 11 au matin, il devait ensuite redécoller pour Singapour le 11 à 10 heures du matin.

Il passa le plus de temps possible avec sa mère la semaine précédent son voyage, mais ne voulut pas mettre son inquiétude en éveil en évoquant trop le futur. Il savait trop bien qu'elle désapprouvait le métier qu'il avait choisi, car c'était devenu un des plus dangereux imaginables depuis une vingtaine d'années et le savoir en l'air était pour elle une angoisse perpétuelle. Pendant les heures qu'ils passèrent ensemble, il voulut que l'atmosphère soit détendue et que le plaisir d'être deux soit total. Ils allèrent se promener dans Central Park et profiter des superbes couleurs des arbres qui allaient doucement perdre leurs feuilles pour entrer silencieusement dans l'hiver. Ils allèrent ensuite dans un salon de thé sur la cinquième avenue pour parler du passé et de

banalités de la vie qui les entourait. Il s'était totalement interdit de laisser transparaître dans ses paroles ou ses actes l'énormité de l'action qu'il allait commettre. Il savait que sa mère était la seule personne qui aurait pu l'arrêter dans sa démarche suicidaire.

L'épreuve serait très dure pour sa mère, elle rouvrirait la blessure de la perte de son mari Samuel mais c'était son destin et il se faisait un devoir de rentrer dans l'histoire.

Il avait du mal à se l'avouer mais c'était certain; son geste le placerait sur le même rang que les héros antiques ou romantiques qui n'avaient pas hésité à laver de leur sang l'honneur bafoué d'une famille ou d'un peuple.

Sa mère comprendrait, il en était convaincu.

Il ne lui restait que quelques heures de vie tranquille avant que ne s'écrive son histoire.

Il s'était toujours interdit de penser aux conséquences de son acte et aux éventuelles représailles.

Si l'on pense aux enchaînements liés à l'assassinat de Sarajevo et aux millions de victimes qui en ont fait les frais, on pouvait craindre un soulèvement total des populations musulmanes contre les communautés juives et occidentales.

Simon ne voulait penser au futur, c'était un concept qu'il avait éloigné de sa vie et qui ne le concernait plus.

Il avait construit un plan qui devait maintenant être mené à son terme. Après lui le déluge, comme avait dit son ancêtre Noé.

Le 8 septembre au matin, à JFK, comme des centaines de fois auparavant, il avait pris possession de son appareil, un vieux mais solide Jumbo équipé de cinq cent sièges. Tout le personnel navigant était présent et tout le monde était de bonne humeur.

Afin de créer un précédent, il laissa les commandes à Tony Richardson pour le décollage et ne les reprit que pour l'atterrissage sur Gatwick. Tony était un gars sympathique,

ancien pilote de chasse sur porte-avion, qui était revenu dans le civil attiré par les salaires doubles de ce que lui offrait l'armée sans les contraintes ni les longues missions au bout du monde.

Samuel et tout l'équipage passèrent la soirée ensemble dans un grand hôtel près de l'aéroport; Samuel eut ce soir vraiment beaucoup de mal à paraître détendu. En les voyant rire et plaisanter, il préférait ne pas penser qu'il allait interrompre leur insouciant cycle de vie dans seulement quelques heures.

Le matin du 10 septembre était superbe, aucun nuage n'assombrissait le ciel, le soleil du matin parvenait sans difficultés à évacuer la fraîcheur de la nuit.

Samuel n'avait pas bien dormi, encore tourmenté par les futurs fantômes de ses collègues qui lui tournaient au-dessus de la tête en le harcelant de leurs rires bruyants.

Il s'était plusieurs fois réveillé en sursaut et n'avait pu se rendormir sans mettre en marche sa *TV* et s'abrutir d'un programme sans intérêt.

Il cacha son manque de forme à ses collègues dans le minibus qui les emmenaient dans l'avion.

Il entra avec Tony dans le cockpit et ils se verrouillèrent à l'intérieur selon la procédure en vigueur.

Ce dernier voyage serait sa dernière possibilité de vérifier si le comportement de Tony pendant la phase de décollage était immuable. Pour se faire, une fois encore, il lui laissa l'initiative de cette opération. Le vol se passa sans encombres et l'arrivée sur Jeddah se fit exactement à l'horaire prévu.

Ils avaient deux heures à attendre sur place avant de reprendre leur vol pour Singapour avec un chargement complet de pèlerins qui avaient remplis leurs devoirs de fidèles.

Simon était très concentré et commençait à se remémorer toutes les opérations du très court vol qu'il avait planifié.

Pour avoir le champ libre, il allait devoir abattre Tony pendant qu'il effectuerait la manœuvre de fin de décollage.

Le décollage était toujours la phase la plus dangereuse du vol en raison des décisions de non-retour. Au-delà d'une certaine vitesse, l'appareil doit absolument décoller car il va trop vite pour pouvoir être freiné au sol et de toute façon la piste n'est pas assez longue. Les paramètres de montée sont cruciaux, la vitesse et l'angle de montée doivent s'inscrire dans une courbe à faible tolérance pour éviter le décrochage qui serait fatal à basse altitude. Simon avait bien sûr pensé à tout cela et il savait devoir être totalement concentré sur sa manœuvre pour la réussir avec précision.

Tony devait d'abord disparaître. Ce point devait être réglé dans les premières minutes du vol.

Simon savait ne pas pouvoir faire entrer une arme dans le cockpit mais comme les pilotes étaient maintenant armés en cas d'attaque venant des passagers, il utiliserait l'arme mise à sa disposition par la compagnie. Il avait d'ailleurs, dès N.Y.C, vérifié que l'arme était à sa place et que le chargeur était plein. Pour être dans un état de forme optimum, il prit une douche et se changea complètement dans les vestiaires mis à la disposition des personnels navigants.

L'heure était venue, la réalité allait prendre la place de la théorie si tout avait été bien planifié. Simon n'avait plus aucun doute et ne s'était jamais senti si convaincu de soutenir une grande cause.

Il partit avec Tony prendre place dans le cockpit, il avait supervisé les opérations de chargement en kérosène et avait demandé un chargement à quatre-vingt pour cent des réservoirs. Cette quantité était supérieure au besoin réel du vol prévu mais pour son projet chaque litre de carburant supplémentaire pouvait correspondre à une victime de plus.

Il fallait cependant faire preuve de mesure car tout excès aurait pu éveiller les soupçons chez Tony en surévaluant les estimations de consommation.

Tony avait maintenant presque pris l'habitude de prendre en charge le décollage et Simon le rassura en lui disant à quel point il trouvait son contrôle de cette opération précis.

Ils avaient maintenant commencé la check-list et étaient totalement impliqués dans cette opération qui était toujours réalisée avec le plus grand des sérieux.

Simon avait encore une fois vérifié à l'insu de Tony si l'automatique était bien dans son logement prêt à l'emploi.

Dans son plan, Simon devait laisser Tony effectuer seul le décollage. Il ne l'abattrait qu'au moment de la réduction des gaz.

Il devrait immédiatement prendre le contrôle de l'appareil, le stabiliser à six mille pieds pour commencer à prendre le cap de la Mecque.

La check-list se terminait, la tour de contrôle donnait l'autorisation de décollage, ils étaient en deuxième position derrière un moyen courrier qui retournait à Dubaï.

Quand l'appareil quitta sa place de parking et se dirigea vers la piste d'envol, Simon sut que son histoire trouverait sa conclusion dans une demi-heure si tout se passait comme prévu.

Tony n'avait pas fait de problèmes pour prendre en charge le décollage et était totalement accaparé par la responsabilité de convoier cinq cent passagers à bon port.

Ils étaient maintenant en début de piste et ils pouvaient voir au loin le double ruban de fumées bleues qui s'échappait du jet qui les précédait.

Le signal d'autorisation de décoller ne tarda pas et Tony lança les quatre réacteurs à pleine puissance avant de relâcher les freins.

Le mastodonte de soixante-dix mètres de long s'ébranla pour commencer à rouler à une vitesse sans cesse croissante.

Au trois-quarts de la piste, l'appareil avait atteint une vitesse suffisante pour arracher du sol ses trois cent cinquante tonnes.

Une fois encore le miracle se produisit, cette énorme masse de métal sortait victorieuse de la pesanteur et cet oiseau à l'envergure de cinquante mètres s'élevait dans les airs.

Simon avait profité de cette période d'intense concentration de Tony pour prendre le pistolet. Il l'avait également armé en profitant du vacarme et des multiples bruits et vibrations d'un avion qui décolle.

Il surveillait du coin de l'oeil son copilote tout en restant attentif au cadran de l'altimètre.

Trois mille pieds, l'avion était encore en pleine montée et tout se passait à merveille.

Il fallait agir avant que la tension liée au décollage ne retombe et que Tony ne reprenne intérêt à son collègue.

Pour ne pas être vu de Tony, Simon avait pensé à une manœuvre de diversion. Tony était assis sur le siège de droite, Simon dans son casque lui demanda avec une voix inquiète ce qu'il voyait sur la droite et quel était cet appareil qui s'approchait d'eux.

En 2021, tout était possible en terme d'attaque aérienne et plusieurs avions avaient déjà été abattus par des petits appareils très armés ou même des drones bourrés d'explosifs. Toute menace devait être prise au sérieux, tout en continuant sa montée, Tony se tourna résolument vers la droite pour essayer de voir ce que lui indiquait Simon.

Très rapidement, Simon fit passer l'automatique qu'il avait dissimulé dans sa main gauche dans sa main droite, l'approcha à dix centimètres de la nuque de Tony et tira. Tout le coté droit du cockpit devint instantanément rouge et Tony s'effondra sur les commandes sans dire un mot.

L'appareil quitta sa pente ascensionnelle pour entamer une descente. Simon savait que c'était le moment le plus délicat, il n'avait que quelques secondes pour reprendre le contrôle de l'appareil et le stabiliser. Il prit par l'épaule Tony ou plutôt ce qu'il en restait pour le recalibrer dans son siège et ceci tout en gardant une main ferme sur les commandes. Il fallait continuer à monter en altitude et en vitesse pour amorcer le virage sur la Mecque.

Ce n'est qu'en arrivant à six mille pieds qu'il commença son virage. Quelques instants plus tard, sa manœuvre serait remarquée par les contrôleurs de l'air. A partir de ce moment, il sortait de son plan de vol. Ce n'est que deux minutes plus tard qu'il reçut le premier appel qui lui demandait de reprendre son cap.

Simon avait prévu de gagner du temps en signalant un problème de réacteur qui allait l'obliger à se poser en urgence et pour ce faire réaliser un tour complet pour son approche.

Il était maintenant à dix kilomètres de son but et à sa vitesse il savait que la chasse n'avait plus la possibilité de décoller et de l'abattre avant qu'il n'ait atteint son but.

A huit kilomètres de son but, il pouvait déjà discerner les sept minarets de la grande Mosquée. Il commença sa descente comme pour atterrir, il voulait atteindre de plein fouet la Kaaba en raison de son pouvoir symbolique. C'était le *bull-eye* de sa cible.

Et vue du ciel, c'était bien à une cible que faisait penser la « Maison sacrée d'Allah » avec cette grande place utilisée pour la circumambulation des fidèles tous habillés de blanc qui se déplaçaient entre les monts Safâ et Marwa.

Dans les écouteurs de Simon, la tour de contrôle lui hurlait de changer son cap, ses intentions devaient avoir été interprétées. La chasse aérienne avait peut-être déjà décollé mais Simon voyait déjà distinctement la *kiswa*, le grand drap de brocard

noir brodé de versets coraniques dorés qui recouvrait la Kaaba.

Il avait réduit son altitude à 3000 pieds et il n'était plus qu'à deux kilomètres de son paradis.

Aucune turbulence, seul la porte de séparation avec les passagers résonnait de plus en plus sous les coups violents portés par les futurs martyrs qui avaient compris que le vol ne se passait pas du tout comme prévu.

A un kilomètre de la Mosquée, Simon orienta l'appareil en exact alignement avec la *Kaaba* et relança les quatre réacteurs à pleine puissance.

L'impact se produisit à la vitesse de six cent kilomètres à l'heure. La boule de feu qui résulta de la collision fut la première chose que virent les trois avions de chasse qui avaient tenté d'abattre le 747 avant qu'il n'atteigne sa cible.

La place qui semblait tellement ordonnée quelques minutes auparavant avait désormais en son centre un cratère de trois cent mètres de diamètre. La construction maçonnée qui abritait la pierre noire était retournée au gravier et tous les cercles concentriques formés par les fidèles habillés de blanc avaient disparu pour devenir un mélange de débris fumants et calcinés. Le noir avait remplacé le blanc et les quelques rescapés qui n'avaient pas succombé au souffle de l'explosion étaient tous brûlés à un stade qui leur enlevait tout espoir de survie.

Si, dans les années précédentes, des mouvements de foule avaient causé des bousculades meurtrières, cette année resterait gravée à jamais dans les esprits des musulmans.

Plus de deux cent mille pèlerins avaient trouvé la mort dans l'attentat de Simon, aucun passager n'avait survécu dans le crash du Boeing et cinq mille personnes allaient mourir étouffées ou écrasées en cherchant à s'enfuir du lieu du drame. Ce jour, Allah s'était fait tout petit.

Quand l'identité et l'origine de Simon furent connues du monde choqué par l'ampleur de cet événement, la haine des musulmans fut portée à son comble.

Une semaine plus tard, plus aucun non musulman ne pouvait entrer dans le royaume d'Arabie Saoudite et tous les résidents non mahométans étaient expulsés.

Le 10 octobre 2021, une bombe atomique de moyenne puissance atteignait Tel-Aviv.

Elle avait été lancée de Libye simultanément avec deux autres qui avaient été interceptées par le bouclier de défense sol-air.

La Chine avait discrètement participé à son développement et utilisé cet attentat pour soutenir la cause musulmane dans le monde.

La déstabilisation mondiale était en marche et pour une fois les Etats-Unis se trouvaient en position de faiblesse pour être attaqués sur plusieurs fronts simultanément.

L'estimation des victimes israéliennes fut de quatre cent mille personnes car la zone de Tel-Aviv fut rayée de la carte et considérée comme totalement inhabitable pour les dix ans qui suivirent l'explosion.

Simon Anderson entra effectivement dans l'histoire pour être à l'origine du plus grand bouleversement politique mondial de tous les temps.